

Lettre d'Allemagne

L'histoire de mon grand-père était depuis longtemps archivée. Plus personne n'en parlait, surtout pas ses arrière-petits-enfants qui sont, fort heureusement, plus tournés vers leur avenir que vers le passé de leurs familles qu'ils ne connaissaient pas.

Fin juin 2007, Matthieu, mon fils aîné, et Anke, ma belle-fille – allemande –, de passage à Paris, nous annoncèrent qu'ils attendaient un enfant, le premier, pour le mois de février 2008.

Cette nouvelle, qui tournait aussi les pages sombres du passé franco-allemand de nos familles respectives, nous a tous émus et réjouis.

Puis, trois mois plus tard, coup de théâtre : la Grande Guerre s'invite à la fête par une lettre datée du 6 septembre ! Ce courrier, adressé au Maire de Montignac, lui demandait s'il était possible d'entrer en contact avec des membres de la famille du Capitaine André Vacquier, ancien résident de sa commune.

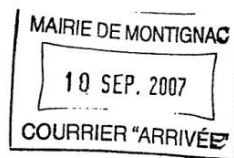
Ma tante, puis sa fille Élisabeth ayant conservé la maison familiale, la Mairie put faire le rapprochement avec ma cousine et lui fit suivre ladite lettre, que voici :

Helmut Richter Wiener Str. 54 D-60599 Frankfurt a.M. ALLEMAGNE
Tél: (+49)(69) 65 77 35 Fax: (+49)(69) 65 30 24 26 e-mail: HRichter@gmx.org

le 6 septembre de 2007

Mme la Maire /
M. le Maire
Place Yvon Delbos

F-24290 Montignac
FRANCE



DIFFUSION
MAIRE ☒
S.G. ☐
COMPTABILITE ☐
..... ADJOINT ☐
URBANISME ☐
..... ☐
..... ☐

Enquête Familiale

Madame / Monsieur:

Permettez-moi de vous soumettre une affaire assez peu ordinaire. Elle se réfère à un ancien citoyen de votre commune, ou mieux dit, à ses descendants, ou ceux de sa famille, s'il y en restent.

En automne 1918 durant la première Guerre Mondiale, mon père, à l'époque sous-lieutenant de l'Armée Allemande et stationné en Alsace, au cours d'une patrouille de reconnaissance surprit et tua un Capitaine français, du nom Vacquier et venant de Montignac. Ce nom et place étaient inscrits dans une plaque attachée à deux médailles religieuses, priant pour la protection divine (en vain dans ce cas-là, malheureusement). Comme le Cap. Vacquier portait des divers documents d'importance militaire, mon père reçut une décoration.

Mon père mourut il y'a 30 années, en me laissant les médailles parmi d'autres souvenirs de sa longue vie. Dès là j'avais pensé en les faire retourner – mais à qui, et comment?

Heureusement aujourd'hui, et grâce à l'Internet, je peux m'adresser au moins à vous. Si vous pouviez m'indiquer comment faire le contact avec la famille du Cap. Vacquier, vous m'aideriez à accomplir un devoir ainsi humain que patriotique, et tous vous en remercierions.

Au cas où vous ne puissiez être de service ici, je vais retenir l'objet, en gardant la mémoire de ce soldat français.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments bien distingués.

30 août 1918 – 6 septembre 2007 : 89 ans séparent ces deux dates !

Mon grand-père avait laissé une épouse et deux filles. Toutes trois étaient décédées. La génération suivante se composait de ma cousine Élisabeth, de mon frère Jean et de moi. Mon frère étant mort le 31 août 2007, il ne restait donc plus que ma cousine et moi pour recueillir ces souvenirs.

La réaction de ma cousine à cette lettre fut plutôt hostile pour deux raisons. La première, parce que M. Richter avait attendu trente ans pour faire cette démarche alors que sa mère était morte seulement deux ans auparavant.

La deuxième raison est la différence de sensibilité entre les hommes et les femmes au sujet des anciens ennemis, les femmes ayant souvent plus de difficultés à ‘tourner les pages’.

Quant à moi, je comprenais que Monsieur Richter fils ait mis trente ans pour accomplir son geste, car ce n’était pas une démarche aisée. Nous avons d’ailleurs appris plus tard que sa sœur Erika, qui était dépositaire de ces souvenirs, les avait exhumés récemment pour que son frère les donne à sa fille Sonia.

Ce qui me marqua et m’émut le plus, c’est que cette démarche ait été faite au moment précis où mon grand-père allait avoir une descendance franco-allemande. Cette coïncidence n’était-elle pas pour le moins surprenante, troublante, émouvante dans le cadre de nos relations avec l’Allemagne : la vie après la mort !

La ‘fenêtre de tir’ était de neuf mois. Rapportée à quatre-vingt-neuf ans, ou même à trente, elle était étroite et pourtant M. Richter toucha le centre de la ‘cible’ puisque ma belle-fille était au milieu de sa grossesse.

À cette nouvelle, Anke se sentit coupable qu’un Allemand ait fait du mal à ma famille. Bien évidemment, je lui dis qu’elle n’avait aucune raison de se sentir coupable de quoi que ce soit... et qu’elle nous faisait le plus beau des cadeaux qui soit : la vie. La vie d’une adorable petite fille, Noémie, qui fut suivie, vingt-huit mois plus tard, d’un merveilleux petit garçon, Maxime !

Pour moi, viscéralement européen depuis toujours et convaincu que l’Union européenne ne peut exister sans une France et une Allemagne étroitement unies et fortes, ce hasard de l’histoire avait quelque chose de très symbolique, de très fort. Aussi, pour soulager M. Richter de cette mission difficile à accomplir que lui avait laissée son père, j’ai immédiatement décidé, non de lui demander de nous envoyer ces objets personnels, mais d’aller les chercher.

Je considérais aussi que c’était une marque de reconnaissance pour sa démarche. Ma décision choqua ma cousine, mais elle se laissa convaincre par son second fils de m’accompagner.

À la guerre, on peut tuer en aveugle et impunément. Mais, parfois, on est obligé de tuer dans un corps à corps dans lequel l’un ou l’autre, voire les deux, peuvent y laisser la vie. Pour M. Richter père, ce face-à-face avec mon grand-père, qui a bien failli lui coûter aussi la sienne, l’avait marqué au point de demander à son fils, en juillet 1971, c’est-à-dire cinquante-trois ans après les faits, de l’emmener en voiture en Alsace afin d’essayer de retrouver le lieu de ce mortel tête-à-tête ! Et pourtant, ce n’était pour lui que quelques instants au regard des dix années de combats menés sur les fronts Est et Ouest des deux Guerres mondiales ! Comme me l’a rapporté sa petite-fille Sonia, il répéta de nombreuses fois à sa famille :

« Il était horrible d’être face à face, se regardant droit dans les yeux et de se dire je dois le tuer sinon il me tuera. Je ne l’oublierai jamais. »

Notre rencontre avec M. Richter eut lieu le 22 juin 2008 dans l’après-midi, chez lui à Francfort, en présence de sa sœur Erika. Ils nous accueillirent très gentiment avec, comme il est de coutume en Allemagne, un *Kaffee und Kuchen*. Nous étions tous les quatre un peu tendus d’autant que ma cousine était toujours dans l’état d’esprit de sa première réaction à la lettre du 6 septembre 2007. Après les formules de politesse d’usage et ce *Kaffee und Kuchen*, M. Richter nous remit un étui à cigarettes et une gourmette à laquelle étaient attachées une plaque en métal portant le nom et l’adresse de notre grand-père, ainsi que deux petites médailles pieuses, l’une était un cadeau de ses filles Nénette et Guiguite et l’autre un cadeau d’une amie de la famille.



Il nous remit aussi la copie d'un extrait du journal de campagne d'une Division de l'armée allemande du 10 octobre 1918. J'en donne plus loin une traduction ainsi que la copie du document d'origine. L'embuscade figure en pages intérieures, la première page étant consacrée à une adresse de l'Empereur Guillaume II à ses soldats.

Nous quittâmes M. Richter et sa sœur après les avoir pris en photo devant leur arbre généalogique présenté par des balises positionnées sur une section d'un gros tronc d'arbre.

Une heure plus tard, nous retrouvions Anke, de passage chez ses parents avec sa fille Noémie âgée de quatre mois. Cet après-midi fut pour moi chargé d'émotions avec une immense reconnaissance envers les Pères de l'Europe et de la réconciliation franco-allemande.

Avant et après notre rencontre, M. Richter et moi échangeâmes plusieurs lettres. Je reproduis ici l'une d'elles, car il y exprime ses émotions à la suite de notre visite, et résume la biographie de son père qui fit les deux Guerres mondiales. Je l'ai traduite de l'anglais : « J'écris en anglais, car je trouve difficile de m'exprimer en français ».

« Cher M. Leroux,

28 juin 2008

Tout d'abord, je souhaite vous remercier à nouveau tous les deux pour votre visite et votre amicale compréhension. Je me suis senti ému et troublé après, mais c'était dû au triste sujet que nous avons à traiter. C'est une chose que d'entendre ou de lire de telles évocations concernant une guerre ancienne, mentionnant quelque soldat tué (tellement commun dans une guerre). Mais c'est une tout autre chose que de voir cet homme avec sa femme et ses filles, et d'entendre comment elles ont d'abord attendu et espéré son retour quand il était porté disparu, puis recevoir la triste annonce de sa mort, ensuite chercher sa tombe, enfin la trouver, et finalement avoir son corps transféré près des siens. Et puis, apprendre comment ses filles ont vécu et sont devenues mères et grands-mères.

Je connaissais depuis longtemps ce fait d'armes « héroïque » de mon père en 1918, mais ce n'est que depuis peu que j'ai pu voir ces « souvenirs » pour la première fois (ma sœur les avait en garde comme « partie de l'héritage familial », et me les remit pour que je les donne à ma fille). Sachant maintenant qu'une des filles du Capitaine Vaquier avait vécu jusqu'à récemment, je ne peux qu'exprimer mes regrets de ne pas les avoir redonnés plus tôt à sa famille et vous demander de nous le pardonner. Simplement, imaginer que Germaine [Nénette] puisse se souvenir de la médaille qui avait été donnée à son père pour le protéger ! Et tout ce qu'aurait pu évoquer pour elle la lecture des circonstances de la mort de son père ? D'apprendre qu'il était mort en héros, pour ainsi dire. C'était en fait la raison pour laquelle je vous ai donné une copie de ce journal que vous auriez trouvé d'ordinaire difficile à supporter, car écrit dans une langue militaire allemande héroïque. Et introduit par une proclamation de l'Empereur lui-même !

Pendant votre visite ici, vous avez pris quelques notes sur mon père. Comme je ne sais pas si ces notes étaient suffisantes, permettez-moi de vous donner quelques informations le concernant.

[Je saute ce passage, Sonia m'ayant donné une présentation de sa famille paternelle, reproduite plus loin.]

Je dois ajouter que la mère de mon père (retraîtée des chemins de fer) est morte en 1945, épuisée par les bombardements incessants sur Hanovre.

Laissez-moi vous dire finalement combien je suis heureux que ces terribles époques appartiennent au passé, et qu'au moins, nous Européens, semblons avoir appris les leçons de la première moitié du XX^e siècle. Nos propres familles sont de bons exemples : votre fils en Australie marié à une Allemande. Et ma fille voyageant d'un pays à l'autre tout le temps.

En fait, nous aurions dû apprendre ces leçons bien plus tôt, et ça me rend triste de voir qu'après la Première Guerre tout le monde était d'accord pour qu'une telle horreur ne se reproduise plus jamais. L'Allemagne recommença dans le but de défaire les conséquences de la Première Guerre. Et j'éprouve encore plus de tristesse vis-à-vis des souffrances que nous avons créées en Europe, mais aussi pour la punition infligée à notre pays par la perte de toutes ces belles provinces de l'Est qui sont maintenant Polonaises ou Russes.

J'ai aussi été impressionné par les liens étroits que votre famille a conservés avec votre région d'origine (Montignac, Dordogne). Puissent-ils prospérer et garder la mémoire de ses nobles ancêtres !

Chaleureux souvenirs pour vous et votre cousine. Helmut Richter »

Puis, la vie reprit son cours normal. Simplement, très frappé par cette histoire qui est un témoignage de plus du changement radical, et ô combien heureux des relations franco-allemandes, je la raconte facilement.

À un voisin, Canadien d'origine autrichienne, M. Peter Silverman, qui, la trouvant intéressante, en parla à un ami journaliste du SPIEGEL. C'est ainsi que le correspondant à Paris me contacta, par un appel téléphonique confirmé par le courriel ci-après.

« Cher Monsieur Leroux,

Je suis correspondant du magazine DER SPIEGEL à Paris, et c'est M. Silverman qui m'a contacté avec le récit invraisemblable de votre grand-père et la famille allemande près de Francfort qui a fait les premières démarches pour replonger dans le passé lointain de la Grande Guerre. Une histoire qui marie dans le sens propre, donc le destin de deux familles à travers les biographies – concluant avec une réconciliation personnelle.

Cette histoire vaut bien d'être écrite, je pense, pourvu que toutes les personnes mentionnées donnent leur aval. Je vous serais donc très reconnaissant si vous vouliez bien prendre contact avec la « belle-famille » pour leur proposer ce projet. N'hésitez pas à leur communiquer mon adresse : si vous aviez besoin d'autres informations, je suis à votre disposition.

Merci d'avance et cordialement – Dr Stefan Simons – Chef de Bureau DER SPIEGEL – 12, rue de Castiglione – 75001 Paris. »

J'ai aussitôt transmis ce mail à M. Richter et à mon fils Matthieu pour qu'il en parle à Anke et à ses beaux-parents. Leurs réponses ayant été très positives, l'article put paraître dans la version Internet du SPIEGEL à l'adresse :

http://einestages.spiegel.de/static/topicalbumbackground/23003/die_jahrhundert_versoehnung.html

Après le face-à-face mortel du 30 août 1918 entre le Capitaine Vacquier et le jeune sous-lieutenant Richter, il m'a paru intéressant de présenter aussi la vie et la famille de la partie adverse. C'est l'objet du chapitre qui suit, écrit par Sonia Richter, fille d'Helmut et petite-fille de Johannes.

Sonia (Sonja en allemand) a aussi écrit une version allemande de cette “double” rencontre entre nos deux familles :

« **Jenseits der Gräben** – Ein deutsch-französisches Drama von Krieg und Frieden »

Johannes Richter



PARENTS ET ENFANCE

Johannes Richter est né dans la dernière décade du 19^e siècle à Gehrde, petit village au nord-ouest de l'Allemagne.

Il était le quatrième enfant d'un pasteur luthérien, Friedrich Richter et de sa femme Carolina (surnommée Lina). Ses deux parents sont issus de familles bourgeoises de la région rurale d'Artland en Westphalie. Le père de Friedrich était professeur dans la petite ville d'Ueffeln, Lina grandit dans une grande ferme du village de Bottum.

Jeune homme, le père de Johannes passa six années à Hawaï, d'abord comme précepteur des enfants du Consul allemand d'Honolulu, puis comme pasteur de la communauté des immigrants allemands à Lihue, dans l'île de Kaua'i. Pendant tout ce temps, sa fiancée Lina l'attendait en Allemagne. Après son retour en 1887, ils se marièrent, s'installèrent à Gehrde puis fondèrent leur propre famille en donnant naissance à un enfant quasiment tous les deux ans : Wilhelm en 1889, Margarethe (dite Gretchen) en 1891, Hermine (dite Minnie) en 1893, et Johannes en 1895. En 1897, une autre fille est née, mais sa vie fut très brève puis, avec Friedrich, né en 1900, la famille est au complet.

À cette époque, l'Allemagne est un pays prospère, avec une économie en croissance, un régime semi-démocratique et un Empereur à la tête de l'État. Le pasteur et sa famille à Gehrde étaient des citoyens loyaux, comme l'était la majorité de la bourgeoisie de l'époque, avec des opinions plutôt conservatrices. Ils n'aimaient ni les sociaux-démocrates, ni les juifs, ni les catholiques.

Johannes eut une enfance heureuse avec ses frères et sœurs, jouant dans le grand jardin de leur maison, dans le village et dans les champs alentour. Son père et sa mère étaient très travailleurs : Lina s'occupait du foyer et des enfants pendant que Friedrich, dont le bureau était à la maison, avait aussi des activités à l'extérieur, rencontrait toutes sortes de gens, célébrait les offices religieux, etc., et, à la fin de sa vie en plus de ses activités de pasteur, il était le superviseur d'une école du district. Tous les deux étaient des personnes aimables et généreuses qui traitaient leurs enfants avec amour et respect. Malheureusement, en janvier 1906, quand Johannes eut dix ans, un drame frappa. Son père tomba gravement malade et mourut, âgé de quarante-sept ans seulement.

Trois ans plus tard, en avril 1909, sa veuve décida de quitter Gehrde pour s'installer à Göttingen, une petite ville au centre de l'Allemagne, célèbre pour son université, car elle voulait que ses enfants acquièrent une bonne formation. Johannes, qui était un garçon intelligent, obtint de bons résultats au lycée, ce qui lui permit de gagner un peu d'argent en donnant des cours à d'autres élèves. Bien que leur vie fût devenue financièrement plus difficile, cette période fut plutôt favorable pour la famille qui avait beaucoup d'amis.

Wilhelm commença des études de Droit, Margarethe, qui avait des dons artistiques, put poursuivre ses études dans une école d'Art. Elle aspirait à devenir peintre. Minnie n'avait pas de grandes ambitions, mais l'été 1914 elle rencontra un jeune étudiant en théologie qui tomba amoureux d'elle. Ils commençaient juste à se fréquenter quand la guerre éclata.

PREMIERE GUERRE MONDIALE

Johannes est dans sa dernière année de lycée quand la période de paix prit fin. Comme beaucoup d'autres de sa génération, il avait dix-neuf ans, il accueillit la guerre avec un certain enthousiasme et, aussi vite que possible, il voulut devenir un fier défenseur de sa mère patrie. Pour ce faire, il termina rapidement son cursus scolaire et fit acte de candidature dans plusieurs unités de l'armée, jusqu'à ce qu'il soit finalement accepté dans une unité de Cavalerie à Schwedt, une petite ville à l'est de Berlin, où il fut formé pendant quelques mois. Pendant ce temps, nombre de ses camarades de classe étaient sur le front, combattaient et mouraient.

Début 1915, Johannes est finalement envoyé au front, d'abord au nord de la France (Licourt), plus tard en Galicie (sud-est de la Pologne). Fin juin, il déclara un ulcère à la jambe et il fut renvoyé dans sa famille jusqu'à sa guérison qui prit plus d'un an. À son retour, il suivit des cours pour devenir officier, puis il fut envoyé en Russie « blanche » dans la région de Minsk. Pendant toutes ces années de guerre, dans ses lettres à sa famille, à ses amis et à des parents, il parle principalement de ce qui concerne son bien-être : nourriture, habits, santé, hygiène (poux, puces). Sa mère et quelques parents de la Westphalie rurale lui envoyèrent beaucoup de colis avec de la nourriture, des vêtements et diverses autres choses dont il avait besoin. Environ deux fois par an, il avait une permission pour aller voir sa famille.

En avril 1918, quand la guerre contre la Russie fut terminée, Johannes fut envoyé sur le front ouest, en Alsace, dans le magnifique massif Vosgien. Devenu officier, il appartenait au "Sturm-Eskadron 4.K.D." et était stationné près d'Orschwiller. Il était notamment chargé de conduire des opérations de renseignement et des actions militaires au-delà des lignes ennemies. Pour l'une d'elles, au Hilsenfirst dans la nuit du 1^{er} au 2 juin, il reçut la Croix de Fer de 1^{re} Classe, dès le 3, ce qu'il annonça fièrement à sa famille par télégramme. Ayant été légèrement blessé (trois éclats) à la cuisse gauche par sa propre artillerie dès le début de l'opération, il reçut la médaille des "Héros des Vosges" portant la signature du "Chef", le duc d'Urach, et celle des "Blessés". Un franc succès qui le rendit optimiste sur l'imminence de la victoire allemande. Tout de suite après, son escadron ayant été reformé en école de combat, il dut instruire cent cinquante hommes et trois officiers.

Lors d'une autre opération, le 30 août, il surprit une mission de reconnaissance française et se retrouva dans un corps à corps avec le Capitaine André Vacquier qui se termina par la mort de celui-ci, abattu par un des hommes de Johannes, puis par son transport dans les lignes allemandes.

Quand la guerre prit fin, l'Allemagne entra dans une période très troublée. Apparemment, Johannes se remettait d'une maladie non loin du front. Quand finalement il rentra chez lui, il fut attaqué par quelques révolutionnaires qui essayèrent de lui arracher ses insignes militaires. Il se défendit avec succès en utilisant son revolver.

Johannes et sa famille furent profondément affectés par la capitulation allemande et très choqués par les conditions qui furent imposées à leur pays. L'Allemagne ayant été tenue pour responsable de la guerre, elle fut condamnée à payer d'énormes réparations. L'Empereur fut forcé d'abdiquer et de quitter le pays. Le fait que l'Allemagne soit alors devenue un pays beaucoup plus démocratique ne fut pas vraiment apprécié par une grande partie de la population, particulièrement par les classes moyennes et supérieures.

ANNEES DE TRANSITION

Bien que l'Allemagne dût affronter des temps difficiles dans les années d'après-guerre, spécialement avec une inflation galopante, les enfants Richter purent construire leur vie et leur carrière. Wilhelm, ses études de Droit terminées, obtint un poste dans l'administration en Prusse occidentale, Johannes et Friedrich entreprirent l'un et l'autre des études de Droit et de langues anciennes à Göttingen. Margarethe étudia l'Art à Cassel (non loin de Göttingen), mais en raison d'une très mauvaise santé qui la poursuivit toute sa vie, elle dut abandonner ses études et beaucoup compter sur l'assistance de sa famille. Minnie, après cinq années d'inquiétude, retrouva finalement son fiancé, Friedrich, qui devint pasteur comme son père à elle. En 1923, l'année du pic de l'inflation, ils se marièrent et leur premier enfant, Friedrich-Wilhelm, est né en 1924.

Johannes, dès 1921, finissait ses études avec un doctorat en Droit et commença à travailler comme juriste. Après une période pendant laquelle il fut juge stagiaire, il obtint un poste dans l'administration de l'Église luthérienne d'Hanovre, où il devint rapidement un membre laïc de haut rang. À cette époque, il rencontra Elfriede Wilhelm, qui travaillait aussi dans l'administration de l'église d'Hanovre, probablement comme secrétaire. Ils se mirent en couple et se marièrent en avril 1928.

NATIONAL-SOCIALISME

Le protestantisme est une composante importante de l'identité de Johannes. Il embrassa les idées de ce qu'on appela les "Chrétiens allemands" qui luttèrent pour une Église Nationale Unie et en faveur d'une interprétation plus nationaliste et raciste du christianisme, très en accord avec le National-Socialisme en pleine ascension. Le 1^{er} mai 1933, trois mois après la prise de pouvoir d'Hitler, il adhéra au NSDAP (Parti national-socialiste), convaincu que le Parti inclurait le christianisme dans son idéologie comme partie intégrante du national-socialisme et qu'il supporterait le mouvement des "Chrétiens allemands".

Pendant la première année, les perspectives paraissaient très favorables pour Johannes. Le mouvement des "Chrétiens allemands" gagnait les élections tenues dans les congrégations religieuses et, dans l'administration de l'église d'Hanovre, à la suite de quoi les principaux responsables furent démis de leurs fonctions. Johannes et son proche camarade Gerhard Hahn, bien plus radical que lui dans le mouvement et membre du Parti, devinrent deux vice-présidents de l'administration de l'Église. Forts de cette position, ils luttèrent pour faire entrer l'église d'Hanovre dans la "Reichskirche" contre l'avis de l'évêque Marahrens qui voulait préserver l'indépendance de son église, ainsi que celle de nombreux paroissiens qui le soutenaient.

Étonnamment, Hitler et son parti refusèrent de continuer à soutenir le mouvement des "Chrétiens allemands" et, après une année de lutte interne, l'Évêque par une sorte de coup de force démit les deux vice-présidents de leurs fonctions. Par deux actions en justice, Johannes essaya de retrouver sa position, mais échoua. Pendant plus de deux ans, il fut sans emploi, mais comme il avait toujours un contrat d'employé civil, il continuait à toucher un salaire. En 1937, il lui est finalement proposé un poste dans l'administration de la ville d'Osnabrück et, seulement une année plus tard, il rejoignit Berlin, où il devint membre du département de l'Église Nationale du gouvernement nazi récemment créé.

Pendant cette période troublée sur le plan professionnel, Johannes devint père de deux beaux enfants : Helmut, né en 1932 et Erika née en 1935. Helmut fit rapidement l'admiration de sa mère en raison de son intérêt pour tout ce qui l'entourait, de son intelligence et de sa forte attirance pour la musique. Il était un enfant calme et se comportait bien. À l'inverse, Erika était très vive, faisait des tas de bêtises comme les enfants savent en faire, aimait les animaux et les activités physiques. Bien que de caractères très différents, Helmut et Erika étaient très attachés l'un à l'autre. Durant l'été, généralement toute la famille passait plusieurs semaines à Hambühren, un village près de Celle, où Johannes pouvait s'adonner à son passe-temps favori : la chasse. C'était une passion qu'il partageait avec son frère Wilhelm. En raison de leur enfance passée à la campagne, tous les deux aimaient être dans la nature. Pour les enfants, évidemment, c'était comme un paradis. À la fin de sa vie, Helmut se souvenait toujours avec émotion de ces moments.

Par ailleurs, les frères et sœurs avec leurs familles respectives se voyaient fréquemment entre eux et chez leur mère à Göttingen, jusqu'à la mort de celle-ci en 1936. À l'exception de Margarethe, tous se sont mariés et eurent des enfants. Ainsi, Helmut et Erika ont eu de nombreux cousins avec lesquels ils pouvaient jouer. Minnie et Friedrich en avaient cinq : quatre garçons et une fille, ce qui valut à Minnie d'être décorée de la Croix des mères méritantes. Wilhelm eut trois enfants : deux garçons et une fille et le premier enfant de Friedrich est né en 1937. Pendant cette période, Wilhelm est devenu maire de Lüneburg puis député-maire de Bremerhaven. Quant à Friedrich, il débuta sa vie professionnelle comme professeur et journaliste, puis exerça une fonction au ministère de la Propagande de Goebbels, aussi à Berlin comme son frère Johannes. Margarethe ne put terminer ses études d'art, mais elle faisait de la peinture et des illustrations pour les magazines. Elle écrivit aussi des poèmes, certains très influencés par l'idéologie nazie, et s'intéressa à la généalogie.

Concernant le National-Socialisme, la fratrie Richter semble avoir été très imprégnée par ce mouvement en plein succès et par son idéologie. La plupart d'entre eux, voire tous, sont devenus membres de la NSDAP (Parti national-socialiste). Probablement parce qu'il permettait aux Allemands de se sentir à nouveau puissants, qu'il apportait de la stabilité, un grand sens de l'unité et la perspective d'un avenir glorieux. Les mesures contre les juifs sont bien accueillies, au moins par Johannes qui a toujours été antisémite, estimant que les juifs étaient devenus trop puissants et avaient une trop grande influence. Pendant la période où il a exercé des fonctions dans l'administration de l'église d'Hanovre, il a activement œuvré pour éliminer les pasteurs ayant une ascendance juive. Cependant, très vraisemblablement, ils n'approuvaient pas la violence contre les juifs qui devint particulièrement odieuse en novembre 1938, quand les synagogues furent incendiées à travers l'Allemagne. Mais ils ont probablement pensé que cela n'avait pas été fait sur ordre d'Hitler en personne, mais était le fait de groupes radicaux incontrôlés.

SECONDE GUERRE MONDIALE

En septembre 1939, une nouvelle guerre commença, et cette fois Johannes ne l'accueillit pas du tout favorablement. En tant qu'officier de réserve, il fut tout de suite mobilisé et participa à l'occupation de la Pologne. Sa femme écrivit dans son carnet : « Encore une guerre, malheureusement. J'aurais souhaité que mes enfants puissent grandir heureux et en paix. J'espère qu'elle ne durera pas aussi longtemps que la précédente. »

Pendant les premières années de la guerre, pour Helmut et Erika, le conflit se traduisait principalement par l'absence de leur père. Ils ne l'ont vu qu'à l'occasion de quelques permissions. Quand Erika eut son premier jour de classe en 1941, son père était quelque part dans le sud de la Russie, avançant vers la Crimée. Une nouvelle fois, il était le seul des cinq garçons Richter qui participait aux combats. Cependant, ayant été responsable des Approvisionnements et finalement ayant atteint le grade de Major, il n'a probablement pas été souvent dans des unités combattantes. Une photo le montre en Crimée dégustant un bon café dans le patio d'un ancien château des Tsars où ils fêtaient leur victoire sur l'armée soviétique qui défendait la Crimée.

Peu de temps avant la fin de la guerre, il fut blessé quelque part au nord de la Russie et fut envoyé à l'hôpital de Lüneburg, ce qui donna à sa famille la possibilité de fuir l'avancée vers Berlin de l'armée soviétique. À cette époque, la population de l'est et autour de Berlin n'était pas autorisée à fuir vers l'ouest. Elfriede, Helmut et Erika trouvèrent refuge à Hambühren, espérant être rapidement rejoints par Johannes.

En dépit de tous les drames, Johannes et sa famille eurent de la chance. Ils ont tous survécu à la guerre. Sa sœur Minnie eut moins de chance. Son fils aîné, Friedrich-Wilhelm, mourut d'une pneumonie pendant son entraînement militaire au début de la guerre. Son troisième fils, Hermann, disparut à la fin de la guerre, soit tué au combat, soit mort pendant sa détention par les Soviétiques. Leur appartement à Hanovre fut détruit par une bombe et, après la guerre, elle attendit en vain le retour de son mari. Très probablement, il fut tué à Budapest ou mourut plus tard dans un camp soviétique. Le frère de Johannes, Friedrich, fut capturé par les Soviétiques, envoyé dans un camp où il mourut, sans doute de faim en 1946 ou 1947.

APRES LA GUERRE

Après la guerre, Johannes dut faire face non seulement aux conséquences négatives de celle-ci, mais aussi à celles dues à son ancienne appartenance au parti nazi et à son poste au gouvernement. Après être sorti de l'hôpital, il dut passer plus d'un an dans différents camps de détention et, après cela, il a non seulement perdu sa situation au ministère, mais il lui fut interdit d'exercer sa profession et une quelconque position de responsabilité. Afin de pouvoir subvenir aux besoins de sa famille, il travailla quelque temps dans une usine des environs, faisant de simples travaux manuels. Puis, en 1947, les autorités responsables de la "dénazification" des anciens membres du parti et des officiels arrivèrent à la conclusion qu'il n'avait jamais été un partisan convaincu du système nazi, mais plutôt un courageux opposant, qui même aida des juifs. Johannes avait fourni de nombreuses lettres qui confirmaient son attitude et sa conduite antinazie. À la suite de cela, Johannes espérait obtenir un poste de juge, mais en vain. Finalement, il décida d'ouvrir un Cabinet juridique à Celle où sa famille s'était installée après Hambühren et, pendant des années, jusqu'à plus de 70 ans, il gagna sa vie avec des procédures de divorce. Il reçut aussi probablement une pension de l'église. Elfriede, non seulement s'occupait de la maison, mais aussi l'aidait à son cabinet. Helmut et Erika finirent leur scolarité à Celle puis entreprirent des études à l'université : Helmut en mathématiques et physique, puis en engineering, Erika en Droit, comme son père.

Erika se maria en 1961 et Helmut en 1964. En 1968, pour la plus grande joie de Johannes et Elfriede, leur première petite-fille, et unique descendant de deuxième génération, Sonja, est née à Francfort, où Helmut et sa femme Inge avaient élu domicile. Les heureux grands-parents passèrent leurs vieux jours calmement à Celle puis, plus tard, à Göttingen, rendant occasionnellement visite à leurs enfants et Elfriede s'occupait de sa petite-fille adorée. Leur espoir d'avoir d'autres petits-enfants ne fut pas comblé. Johannes continuait à chasser et à rencontrer ses partenaires de bowling.

En 1971, à la demande de son père, Helmut l'emmena en voiture en Alsace pour revoir les lieux qu'il avait toujours en mémoire de la Première Guerre mondiale. Johannes mourut dans une maison de retraite en 1977 et Elfriede le rejoignit en 1988. Le seul membre de la fratrie qui survécut à Johannes est Minnie qui est morte en 1982. Margarethe mourut seulement un an après la guerre, à l'âge de 55 ans. Elle fut malade pendant de nombreuses années, et les privations durant et après la guerre ont certainement aggravé son état. Une bonne partie de ses créations artistiques ont été détruites pendant la guerre, mais celles qui subsistent décorent les murs de la descendance Richter, y compris l'appartement de sa petite-nièce Sonja.

Wilhelm, souffrant d'une maladie incurable, s'est donné la mort en 1952, probablement aussi parce qu'il avait été profondément affecté par la mort de son fils aîné Fritz, qui s'est tué accidentellement en 1947 en manipulant une vieille munition qu'il avait trouvée.

DESCENDANCE RICHTER

Les enfants de Wilhelm et Éva sont morts : Eberhard en février 2016 et Jutta en février 2017, sans laisser de descendance.

Minnie et Friedrich ont toujours deux enfants vivants : Johannes et Ina, huit petits-enfants et des arrière-petits-enfants. Leur dernier fils, Martin né en 1932, est mort en 2014.

Margarethe n'eut pas d'enfant.

Friedrich et sa femme Édith eurent deux fils. L'un d'eux, Joachim, mort en 2016, vivait en Suisse. Il détestait son père en raison de son passé nazi et ne souhaitait pas en savoir plus sur lui. Né en 1941, il n'a aucun souvenir personnel de lui. Des quatre petits-enfants de Friedrich, deux habitent en France, un en Suisse et un se suicida au cours de sa jeunesse.

Quant aux deux enfants de Johannes :

– Helmut est mort en juillet 2014 à quatre-vingt-deux ans. Sa fille a deux enfants : Philipp et Maja, nés respectivement en 2005 et 2007.

– Erika a fêté ses quatre-vingts ans en 2015. Elle ne mit au monde aucun enfant, mais elle adopta un garçon, qui a un fils.

Sonja Richter – mars 2018

Il est intéressant de noter les similitudes des profils d'André Vacquier et de Johannes Richter : orphelins de père au même âge (dix ans), même formation (Droit), même milieu social (bourgeoisie de province), officiers de réserve tous les deux et très impliqués dans leur religion, religions très antagonistes à l'époque. Ils avaient vingt-deux ans d'écart.

Coups de main allemands

Avant d'aborder l'embuscade dont fut victime mon grand-père, regardons l'organisation militaire allemande qui était en face. Le 15 janvier 1919, le Colonel Rollet, successeur du Lieutenant-colonel Chardon qui commandait le 83^e Régiment Territorial d'Infanterie à l'époque des faits, écrit à ma grand-mère en réponse à une de ses lettres :

« En face du secteur français Garibaldi [secteur tenu par le 83^e] il y avait le 38^e Régiment de Landrecht. En face du secteur voisin de Bresson, l'élément de Landsturm IV – 15. Plus en arrière se trouvait l'élément de Landsturm XIV – 14, le tout sous les ordres du Commandant de la 4^e division de Cavalerie. Il est très probable, d'autre part, que la patrouille allemande qui a pris le Capitaine Vacquier appartenait à un Stoßurm, troupe spéciale chargée des coups de main. »

Effectivement, les documents allemands que j'ai récupérés et la gourmette de mon grand-père qui nous a été rendue confirment bien que l'embuscade était l'œuvre du Stoßurm commandé par le sous-lieutenant Johannes Richter. Pour nous mettre dans l'atmosphère de ces coups de main, je vais en évoquer deux : le premier du 3 avril 1918, dont j'ignore l'auteur, mais qui visait la compagnie de mon grand-père et le second du 2 juin dont l'auteur était Johannes Richter.

COUP DE MAIN DU 3 AVRIL 1918

Voici le rapport du Capitaine Vacquier, Commandant de la 6^e Compagnie à Monsieur le Chef du 2^e Bataillon, suivi des commentaires de sa hiérarchie. L'ensemble est quelque peu ésotérique pour nous, mais que de temps passé en paperasses à rédiger, à lire et à commenter ! D'ailleurs, plaisanterie rapportée par mon grand-père comme par Pierre-Maurice Masson dans plusieurs lettres : « La guerre s'arrêtera faute de papier ! ». Ce coup de main eut lieu dans la même zone que celui du 30 août.

« Le 3 avril à 4 h 45, le poste P2 dit le Filtre a été attaqué par une bande de tirailleurs ennemis masqués dans la lisière du bois ; ces tirailleurs ont déclenché un tir très violent auquel le Poste n° 2 a parfaitement répondu. Tandis que se livrait cette petite bataille qui était une diversion, un autre groupe composé de 25 à 30 hommes tombe sur le petit Poste S.14, poste composé d'un sergent, un caporal et huit hommes et qui est placé là pendant la nuit seulement. Le chef de ce groupe ennemi a crié "Rendez-vous, rendez-vous" et une pluie de grenades à main et grenades incendiaires est tombée sur les nôtres qui ont répondu en lançant des grenades et en tirant des coups de fusil. Le chef de la bande a été tué, mais le sergent Philippeau et le caporal Chevillard ont disparu. Le soldat Soissons a été blessé à la fesse gauche et légèrement brûlé ; le soldat Brisset a été écorché aux mains, quelques objets d'équipement ont été détériorés ou perdus.

Le coup de main a duré environ vingt minutes. Les sentinelles du petit poste n'ont vu et entendu le groupe ennemi que quand ce groupe était sur eux. Du reste, dans ces deux postes, il est difficile d'entendre à cause du bruit fait par les flots de la Lauch. L'adjudant Pierret, chef du PP2, a été légèrement blessé à la joue.

Munitions consommées de notre côté : 400 cartouches FM environ, 150 grenades, 200 cartouches fusil, 8 (?) Du côté ennemi : 3 ou 4 mitrailleuses ont fonctionné, une vingtaine de coups de canon, un grand nombre de grenades à fusil, une caisse d'explosif lancée. Zone battue par l'ennemi marquée au crayon. [Document absent des archives] A. Vacquier

Vu Maistre [le commandant du bataillon que mon grand-père remplaça fin août] 13 h 30 – Vu et transmis à Monsieur le Colonel commandant le Segment Nord, le 3 avril 1918 Le Lieutenant-colonel F. Chardon.

Objets trouvés sur le cadavre allemand ou à côté : revolver, deux chargeurs pour le revolver avec cartouches, une grenade, un paquet de pansements, un couteau, aucun insigne à sa tunique, un simple ruban noir et blanc sur la poitrine, un mouchoir blanc marqué en rouge aux initiales H.F., boîte à mitraille enveloppée d'un sac en toile.

Vu et transmis. Il est manifeste que les occupants du petit poste S.14 se sont vaillamment défendus : l'abandon sur le terrain de la lutte d'un cadavre ennemi avec un pistolet automatique et des munitions diverses en est la preuve certaine.

La disparition du sergent et du caporal qui commandaient ce groupe de combat n'est pas encore expliquée : peut-être ont-ils été enlevés après avoir été blessés. Le rapport du commandant du bataillon, qui est allé

aujourd'hui 3 avril se rendre compte sur place des détails de l'attaque fournira sans doute des renseignements sur ce point.

L'erreur commise dans l'indication donnée par message chiffré sur le point où s'est produit le coup de main est due à une confusion dans le message reçu du sous-secteur.

D'autre part, des observations sont faites au Commandant du 83^e RIT sur le retard apporté à l'envoi du compte rendu téléphonique qui aurait dû faire mention du cadavre allemand resté sur le terrain.

Ci-joint les objets trouvés sur ce cadavre : la boîte à mitraille et la grenade ont été conservées au P.C. Payrou en raison du danger que pouvait présenter leur transport par le câble sans les précautions nécessaires. Elles seront envoyées à la DI dès qu'une voiture pourra les y transporter.

Le 3 avril 1918 Le Colonel Delouche. »

COUP DE MAIN DU 2 JUIN 1918

Le Journal de marche français dit :

« 1^{er} juin : le bataillon occupe les mêmes emplacements. Pendant la journée, l'ennemi fait de nombreux réglages par artillerie sur nos positions. De 17 à 21 heures, il exécute une préparation assez intense sur notre secteur.

2 juin : à une heure du matin, et protégés par l'engagement habituel d'obus, les Allemands effectuent un coup de main sur un petit poste du G.C.2 du P.A.7 Hilsenfirst précédemment évacuée en vue de cette opération. Reçus à coups de grenades et de mousqueterie, ils se replient en emportant leurs blessés.

Cette attaque était accompagnée d'une diversion exécutée sur le G.C.4 du même PA et qui s'est borné à l'échange de nombreuses grenades. Perte : un blessé, Favier Louis, 2^e cl, 9^e Cie, blessé par balle région testiculaire et périnéale.

Dans la journée, reconnaissance du quartier par des officiers du 66^e B.C.P. qui doivent nous relever. »

Voyons maintenant ce qu'en dit celui qui a mené l'action, le sous-lieutenant Richter, dans son télégramme et sa carte du 3 juin à sa mère puis dans sa lettre du 8 à sa sœur adorée Minnie :

« J'ai reçu aujourd'hui la Croix de Fer de 1^{re} Classe. Johannes »

« Chère Maman ! La Croix de Fer de 1^{re} Classe vient de m'être remise pour mon action d'hier par mon Commandant de Division. Cordiales salutations à vous tous ! Votre Johannes »

« Chère Minnie ! Pour ton anniversaire je te souhaite de tout cœur le meilleur ainsi que la bénédiction du Seigneur. Je t'ai sûrement souhaité déjà l'année dernière, pour toi et pour nous tous, une prochaine paix victorieuse et des retrouvailles en bonne santé, en particulier pour toi et ton cher Friedrich [son fiancé prisonnier en Angleterre], mais aujourd'hui, je peux le répéter avec une confiance accrue ! J'espère que tu recevras la lettre à temps, car ces derniers jours je n'ai pas pu écrire.

Lundi : inspection, mardi Monsieur Rittm [Abréviation de « Rittmeister » i.e. « Hauptmann », Capitaine de cavalerie] est parti en permission (dans 3 semaines, ce sera mon tour !), puis l'escadron a suivi une formation au combat, ce qui me donne beaucoup de travail : j'ai maintenant à former 150 hommes et 3 Officiers. Malheureusement je ne peux que peu m'en occuper personnellement. Le 1^{er} juin à 8 h 30 du soir, j'ai été légèrement blessé à la cuisse gauche par notre propre artillerie (très légèrement, 3 éclats), je fis à 1 h 48 l'action au Hilsenfirst et j'ai reçu à 5 heures du matin une piqûre antitétanique, qui n'était pas parfaite. Mon bras gauche est depuis "enflé comme un fût" et me démange souvent : en un mot, j'ai une belle inflammation des ganglions. Mais oui, avec sa propre artillerie et ses propres docteurs ! Je suis resté au lit quelques jours avec le bras immobilisé, alors ça allait, mais lorsque je baissais le bras, ça reprenait. Cet après-midi j'ai fait une promenade en voiture à *Guebwiller* et ça s'est bien passé.

Je me réjouis énormément pour la Croix. C'est venu si vite. J'ai reçu de l'Armée un Certificat "Héros des Vosges" avec la signature du Chef, le duc d'Urach. Les éclats ont été déjà extraits, c'est presque guéri ce n'était pas grand-chose. J'ai aussi obtenu la "Médaille des Blessés".

J'ai reçu des Dresselhaus [sœurs de sa mère] du jambon et des œufs, de la saucisse de Buning et chaque soir j'ai du lait épais à profusion, je n'ai pas à me plaindre. Je ne peux dès maintenant répondre à tous, je vous

remercie pour vos vœux, ainsi que de ceux du pasteur Ködderitz, et pour vos lettres (aujourd'hui celle de Friedrich), ainsi que ta jolie photo et la longue lettre de Fr [probablement son frère Friedrich]. Je dois aussi écrire à Assmus [un de ses camarades] et à Monsieur Rittm et j'ai mille choses à régler. Assmus est près de Saaburg, il a écrit il y a quelques jours.

Donc, Au revoir dans 3 semaines ! À vous tous, particulièrement à toi, chère Minnie, les meilleures pensées de ton Johannes. Dommage qu'il n'y ait ici que 14 jours de permission. Mais cela n'a pas d'importance. »

[Les annotations entre [] sont d'Helmut Richter, le fils de Johannes, quand il m'a transmis une copie de ces documents et leur traduction en français.]

30 août 1918 : l'Embuscade

Le 30 août 1918, le Capitaine Vacquier venait de se voir attribuer la fonction de Commandant du 2^e Bataillon, à défaut du titre, en remplacement du titulaire du poste, ce qui élargissait le secteur dont il était responsable dans les montagnes du sud des Vosges, à proximité du Ballon de Guebwiller. Il décida d'aller inspecter plusieurs Postes Avancés (P. A.) avec deux sergents, un caporal et deux soldats. Au moment de l'embuscade, juste après avoir quitté le Poste 2 pour se rendre au Poste 1, la formation était la suivante : en tête Fortin (soldat, agent de liaison), qui connaissait le secteur contrairement aux trois suivants, Vacquier (Capitaine), Dennaud (sergent), Delanne (sergent) puis, en queue de peloton, occupés à remettre en place des chevaux de frise qui barraient le chemin emprunté par la patrouille, Boilard (caporal) et un soldat dont j'ignore le nom. Le secteur étant habituellement calme, ils partirent comme pour une visite de routine, "la fleur au fusil" selon l'expression populaire qui s'appliquait bien dans leur cas : Vacquier et Dennaud avec un revolver dans leur cartouchière, Delanne avec un fusil non chargé et pour les trois autres, rien n'est indiqué.

Je précise, s'il en était besoin, que tous étaient épuisés physiquement et moralement par cette guerre extrêmement violente, meurtrière, harassante pour les hommes des premières lignes, ce qui était leur cas, guerre qui avait entamé sa cinquième année et alors que la victoire semblait avoir choisi son camp, le nôtre,

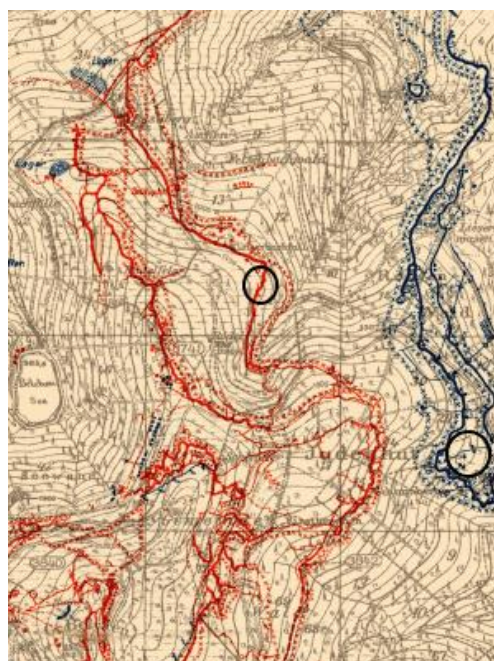
M. Lachaud, un de ses anciens Commandants, chef de bataillon basé à Clermont-Ferrand au moment des faits, frère du député de Corrèze, écrivit à ma grand-mère le 16 septembre 1918 :

« Je peux dire qu'il pressentait ce qui lui est arrivé, car, dans une de ses dernières lettres, il me disait que les divers postes occupés par sa compagnie étaient très distants les uns des autres et que le pays se prêtait bien aux embuscades. » [Il l'avait aussi écrit à sa femme.]

Il y avait effectivement des coups de main dans le secteur dont la charge avait été confiée au sous-lieutenant Richter qui disposait d'une petite équipe pour cela et la compagnie de mon grand-père, comme on l'a vu précédemment, en avait subi au moins un. Voilà pour le contexte de cette patrouille, partie pour une mission de routine et qui va se terminer tragiquement.

LIEU DE L'EMBUSCADE

La carte de gauche, Michelin récente, situe l'endroit de l'embuscade au sein de la région, dans le petit cercle en son centre. La carte de droite est une carte allemande de l'époque, les lignes françaises sont en rouge, au centre, et les lignes allemandes en bleu, à droite. Le lieu de l'embuscade est indiqué par le cercle situé au centre de l'image sur les lignes françaises et l'emplacement supposé du petit cimetière avec la tombe de mon grand-père est probablement dans ou proche du cercle de droite derrière les lignes allemandes. L'ovale tout à gauche représente le *Belchen See*, en français le lac du Ballon.



DEROULEMENT DE L'EMBUSCADE

Mes différentes sources de documents m'ont permis de collecter trois descriptions complètes de l'embuscade, ainsi que des descriptions partielles, complémentaires et parfois contradictoires, faites par d'autres participants de la mission que j'ai trouvées dans les archives de ma grand-mère. Je vais commencer par :

- Le rapport officiel de l'armée française, trouvé dans le dossier militaire de mon grand-père ;
- L'article du journal de l'armée allemande qui relate ce coup de main, journal à des fins de propagande pour remonter le moral des troupes et démoraliser l'adversaire, qui m'a été donné en juin 2008 par M. Helmut Richter, le fils de l'auteur de l'embuscade ;
- Le compte rendu d'un sous-officier qui accompagnait mon grand-père, trouvé dans les archives de ma grand-mère, lettre datée du 22 mai 1920.

Ma grand-mère n'a eu connaissance que du compte rendu et partiellement du rapport officiel, ainsi que des autres témoignages qui font l'objet de nombreux courriers sollicités par elle qui seront donnés après. Mais auparavant, pour nous mettre dans le contexte de l'époque à un moment où l'espoir d'une issue heureuse semblait avoir choisi notre camp, je donne la traduction de l'adresse de l'Empereur Guillaume II à ses soldats, texte qui figure en première page du susdit journal. Les fac-similés de l'original de ces deux documents figurent en annexe.

« AUS SUNDGAU UND WASGENWALD

FELDZEITUNG einer ARMEE — ABTEILUNG
N° 85 — jeudi 10 octobre 1918 »

« À l'Armée allemande et à la Marine allemande !

Depuis des mois, et sans répit, l'ennemi se déchaîne par des efforts puissants contre nos positions. Vous devez persévérer et tenir tête à des forces bien supérieures en nombre. C'est là que réside la **grandeur de la mission** à laquelle vous êtes confrontés et que vous accomplissez. Les troupes de toute origine allemande font leur devoir et défendent héroïquement La Patrie sur le sol étranger. Notre Marine peine à prouver sa valeur face aux escadres ennemies conjuguées et à soutenir infatigablement l'Armée dans ses combats difficiles. Avec fierté et admiration, les yeux du Pays sont fixés sur les exploits de l'Armée et de la Marine. **Je vous exprime mes remerciements et ceux de la Patrie !**

Dans de durs combats, le front de la Macédoine s'effondre, mais votre front est intact et le restera. En accord avec nos Alliés, je me suis à nouveau résolu à proposer la Paix à l'ennemi. Cependant, nous ne tendrons la main **que pour une Paix honorable**.

Nous le devons à nos Héros, qui ont offert leur vie pour la Patrie, et aussi à nos enfants. C'est de cela que dépend l'arrêt des combats. Jusque-là, nous ne devons point faiblir. Nous devons continuer inlassablement à **résister de toutes nos forces** aux assauts de l'ennemi. L'heure est grave, mais nous avons confiance dans notre force et la miséricorde divine pour défendre notre chère Patrie. Wilhelm I. R. »

Ces préliminaires faits, venons-en aux descriptions de cette embuscade.

DESCRIPTIONS COMPLETES

Rapport officiel de l'Armée française

« RAPPORT du Lieutenant-colonel CHARDON, commandant le 83^e Régiment Territorial d'Infanterie au sujet de la disparition du Capitaine VAQUIER, Pierre, Georges, André, de la 6^e Compagnie, commandant provisoirement le 2^e Bataillon, et le quartier GARIBALDI :

Il résulte de l'enquête faite par le Lt-Colonel CHARDON, le 31 août 1918, que les faits relatés par le Capitaine RIGAUD, dans le compte rendu ci-joint, sont l'expression de la vérité.

Le Capitaine VAQUIER, qui exerçait provisoirement le commandement du 2^e Bataillon, occupant le quartier GARIBALDI, depuis le 28 août, était sorti le matin du 30 août pour visiter le P.A.1 [Point d'Appui – Point Avancé], « RODELEN » occupé par sa compagnie, la 6^e.

Il était accompagné par 2 Sergents, 1 Caporal et 2 hommes. Après avoir visité plusieurs G.C. [Groupe de Combat], il était arrivé au G.C.2, en Gue 35.44, vers 9 h 30. Pour sortir de ce G.C., qui est entouré de réseaux, on doit déplacer des chevaux de frise qui obstruent la piste reliant le G.C.2 au G.C.1, plus au sud, en

Gue 33.40. Cette piste, qui traverse une partie assez boisée, est bordée à l'est et à très faible distance par un camouflage épais, dans lequel se trouve un grillage vertical. Au-delà du camouflage se trouvent les réseaux de fil de fer, assez épais et en bon état, mais qu'on ne peut voir sur toute leur profondeur.

En sortant du G.C.2, l'ordre de marche était le suivant : le soldat FORTIN, en tête, le Capitaine VAQUIER, à quelques pas derrière lui, puis les deux Sergents à 5 ou 6 pas du Capitaine. Le Caporal et l'homme qui devaient fermer la marche avaient mission de remettre en place les chevaux de frise.

La petite troupe avait à peine parcouru 25 à 30 mètres à la sortie du G.C.2, que des coups de feu retentirent. Les deux Sergents virent parfaitement le Capitaine VAQUIER s'affaïsser et aussitôt 4 ou 5 Allemands, le dos courbé, se précipiter sur lui et l'entraîner, sans qu'il se fût relevé, à travers le grillage. Ils ne virent pas immédiatement ce qu'il était advenu du soldat FORTIN.

Les deux Sergents se mirent en devoir de se servir de leurs armes, mais par une fatalité inouïe, le Sergent DENNAUD, qui était armé d'un revolver, se vit à ce moment bousculé par le soldat FORTIN qui passa devant lui, se dirigeant vers le G.C.2, en disant : je suis blessé. Son revolver lui tomba des mains et il ne put le retrouver de suite.

Pendant ce temps, le Sergent DELANNE chargeait son arme, mais il ne put refermer la culasse et il lui fut impossible de se servir de son fusil.

Ces circonstances malheureuses permirent au groupe d'Allemands qui entraînait le Capitaine de disparaître derrière le camouflage, dans le taillis assez épais à cet endroit.

Le Caporal et l'homme qui étaient encore occupés à replacer les chevaux de frise à la sortie du G.C.2, ne purent être d'aucune utilité, parce que trop éloignés.

Les deux Sergents affirment que, sans perdre une minute, après avoir constaté leur impuissance, ils ont couru au G.C.2, où ils ont pris chacun un fusil et des cartouches, et qu'ils sont revenus au pas de course à l'endroit où le Capitaine VAQUIER avait disparu ; qu'ils sont sortis des réseaux par la brèche qui y avait été pratiquée, et qu'ayant aperçu un groupe d'Allemands, ils tirèrent dessus pendant tout le temps qu'ils purent le voir.

Le Sergent DELANNE croit avoir blessé l'un des Allemands. L'endroit où se trouvait ce groupe d'Allemands permet de supposer qu'il s'agit d'un groupe autre que celui qui a enlevé le Capitaine.

Ne se sentant pas en force, et ne voulant pas s'exposer à être enlevés eux-mêmes, les deux Sergents revinrent sur leurs pas et coururent au G.C.1 chercher une patrouille de huit hommes avec un gradé, avec laquelle ils revinrent au point où ils avaient déjà traversé les réseaux. Ils sont ensuite descendus vers le Kletterbach, l'ont traversé et remontant les pentes de la rive droite, ils ont exploré toute cette partie, sans retrouver aucune trace de leur Capitaine.

C'est au cours de cette reconnaissance qu'ils ont trouvé et rapporté 2 calots tachés de sang frais, 2 cisailles et une carabine et qu'ils ont constaté la présence dans une vieille tranchée d'une petite échelle également tachée de sang.

Une reconnaissance faite pendant la journée par deux Officiers : MM. Fonteneau et Étienne, et quelques hommes, a confirmé les faits ci-dessus et permis de constater ce qui suit :

- À l'endroit où s'est déroulé le drame, le grillage vertical qui se trouve dans le camouflage a été sectionné de façon à former une ouverture semblable à une porte et pouvant se rabattre aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur ;
- Cette partie du grillage remise en place, il était impossible en passant sur la piste de s'apercevoir qu'une espèce de porte y avait été pratiquée ;
- Une brèche avait été faite dans les fils de fer, aboutissant au passage ainsi pratiqué, mais le camouflage et le couvert empêchaient de la constater ;
- Les Allemands devaient être embusqués tout contre le grillage, et c'est à travers dudit grillage qu'ils ont dû tirer simultanément sur le premier homme et sur le Capitaine, vu qu'en ce point on a retrouvé plusieurs douilles de revolver vides.

Les Officiers ont remarqué sur le sol une traînée très visible et ne laissant aucun doute. Le Capitaine VAQUIER a été traîné sur le sol, probablement par les pieds, vu que l'une de ses jambières a été retrouvée sur le terrain.

Les calots tachés de sang frais, de même que l'échelle, prouveraient que le Capitaine a été blessé, peut-être très grièvement, car le sang ne pouvait provenir des Allemands, puisqu'à ce moment nos hommes n'avaient pas encore tiré sur eux.

Le Capitaine VAQUIER était un excellent officier, très bien noté à tous les points de vue, très consciencieux et très courageux. Il avait été blessé en mars 1917 et cité pour sa belle conduite au feu, à l'ordre de la 130^e Division. Il était, en outre, proposé avec un bon rang pour la Légion d'honneur.

Il a eu toutefois le tort de ne pas s'assurer avant son départ en reconnaissance que les gradés et les hommes qui l'accompagnaient étaient suffisamment armés et que leurs armes étaient prêtes à faire feu. Lui-même aurait dû avoir son revolver en main, vu le peu de sécurité qu'offrent les points qu'il visitait, mais ayant été surpris, il n'aurait sans doute pas pu s'en servir.

Le Sergent DENNAUD est un excellent sous-officier, intelligent et dévoué, il avait été désigné comme sous-officier de renseignements pour le 2^e Bataillon. Il remplissait bien ses fonctions et circulait constamment dans le Secteur. Il a eu le tort grave de se croire suffisamment armé avec un revolver, alors qu'il aurait dû emporter un fusil. Il est probable que se voyant désarmé par le choc subi du soldat FORTIN, et ne retrouvant pas son arme, il aura perdu une partie de son sang-froid.

Le Sergent DELANNE est également un bon sous-officier, très dévoué et qui a toujours donné satisfaction. Mais il a commis une faute lourde en ne chargeant pas son arme avant de partir en expédition, ce qui lui aurait permis de s'assurer de son bon fonctionnement et probablement d'intervenir efficacement au moment voulu et peut-être empêcher que le Capitaine VAQUIER soit enlevé.

La conduite de ces deux sous-officiers, après l'événement malheureux, ne permet pas de les accuser de lâcheté. Tout au plus pourrait-on leur reprocher d'avoir manqué de sang-froid.

Le soldat FORTIN, ayant été évacué immédiatement sur l'hôpital de BUSSANG, il n'a pas été possible de l'interroger. Le Caporal BOILARD et le soldat qui devaient fermer la marche n'ont rien vu de la scène relatée d'autre part.

Aux Armées, le 31 août 1918 Le Lieutenant-colonel CHARDON, Cdt. le 83^e R.I.T. »

Il y eut une suite à ce rapport pourtant plutôt modéré : les gradés qui participèrent à cette reconnaissance, c'est-à-dire les Sergents Dennaud et Delanne ainsi que le Caporal Boilard, furent dégradés et ils échappèrent de peu au Conseil de Guerre !

Ils furent rapidement mutés au 84^e RIT où leurs galons leur furent redonnés ! Il est à noter que le successeur du Lieutenant-colonel CHARDON, le Colonel Rollet a écrit le 22 janvier 1919 à ma grand-mère à leur sujet :

« Les sergents Dennaud et Delanne ont été rétrogradés et sont passés au 84^e Territorial. Je ne les ai point connus, mais il est peut-être peu équitable de porter sur eux un jugement trop sévère. La patrouille qui accompagnait le Capitaine Vacquier n'avait pris, contrairement au règlement, aucune mesure de sécurité. Elle a été surprise et il a été difficile de tirer un coup de fusil ou de revolver. On a dit que les armes n'avaient pas été chargées avant le départ. »

Sur le fait que les rétrogradés retrouvèrent leur grade en passant au 84^e RIT, le Lieutenant-colonel CHARDON écrivit à ma grand-mère le 5 mars 1919 :

« Si vous ne m'affirmiez, Madame, que les deux sergents et le caporal, que j'avais fait casser de leur grade et changer de régiment, avaient été rétablis dans leur même grade, je ne pourrais le croire, car le motif qui leur avait été appliqué aurait dû empêcher pour eux toute proposition. Que s'est-il passé dans leur nouveau régiment, je l'ignore et ne puis pas le savoir maintenant puisque je suis complètement démobilisé. »

Je pense qu'il ne pouvait pas dire autre chose à ma grand-mère, mais en vérité... ? Une autre personne a écrit :

« Je serais étonné que l'annulation de leur sanction n'ait pas été prise par leur nouvelle hiérarchie en accord avec leur ancienne, car les deux sergents étaient bien notés. Pour le caporal, je l'ignore. »

Compte rendu du Journal allemand

« Tableau d'honneur de l'Armée – Une attaque par surprise

À mille mètres d'altitude dans les Vosges du Sud, un ruisseau se fait entendre à travers la forêt clairsemée et se perd vers le sud [nord] dans des ravins rocaillieux. C'était un frais matin d'août. La pluie perçait à travers la forêt, et le vent, qui en tout terrain montagneux est plus rude qu'en terrain plat, inclinait les cimes mouillées des arbres. Sur la rive ouest du ruisseau se dressaient les obstacles avancés de l'ennemi. Au-delà, s'étendait sur la forte pente, l'épais réseau de barbelés.

Au milieu des barbelés, comme des souris dans le lard, se tenaient accroupis trois compagnons à l'air déterminé, le chef d'une patrouille allemande, le **sous-lieutenant Richter** et deux de ses hommes, les caporaux Bergmann et Suchantke. Ils s'étaient comme « enfouis dans une coquille » et, comme ils étaient en patrouille, on pouvait dire : « dans une coquille de patrouille ». Quant aux détails, il est interdit de les publier : il suffit de dire que ce qu'on voyait était confidentiel.

Les deux caporaux se frayaient lentement un chemin vers le haut. Ils avaient déjà laissé derrière eux la première tranchée, remplie de rouleaux de barbelés. Le bruit des tenailles coupant le métal était couvert par le bruissement du ruisseau. Finalement, après des heures, le groupe se trouva couché derrière la haie de protection. Tout près, de l'autre côté de la haie, était le chemin sur lequel il chercherait le combat avec l'ennemi. De l'autre côté du chemin se dressaient de nouveau des obstacles en masses épaisses, jusqu'à la seconde tranchée, en fait la tranchée avancée.

Mais près du but, le plus difficile restait à faire. Un haut grillage en barbelés rigides à mailles étroites empêchait l'accès au chemin dans toute sa longueur. La pluie faiblissait. Il n'y avait pas de temps à perdre. En coups rapides, dans les intervalles où des bourrasques de pluie s'engouffraient dans le passage, ou bien lorsqu'un coup de vent bruissait à travers le bois, le grillage fut coupé sur une largeur de passage de deux hommes. À droite, à une distance de jet d'une grenade à main, se trouvaient les postes français. Ils ne s'en émurent pas. Après avoir écarté les barbelés rigides du passage, ils trouvèrent le chemin libre.

Le **sous-lieutenant Richter** observa, scruta l'extérieur sur la droite, à un tournant proche, une barrière fermait le chemin. Aucun ennemi n'était ni visible ni audible. Entre-temps étaient arrivés l'officier remplaçant Hartlieb, le sous-officier Temme et les caporaux Schulze et Keirat. En tête se tenaient accroupis et les premiers prêts pour l'attaque, le sous-lieutenant Richter, le sous-officier Temme et les caporaux Bergmann et Suchantke.

La patrouille était résolue à accepter tout combat. Ils n'eurent pas à attendre longtemps que de l'autre côté du tournant des conversations et des rires sonores se firent entendre. L'ennemi arrivait.

Huit [quatre] Français apparurent au tournant, en tête plusieurs officiers. Ils ouvrirent la barrière [chevaux de frise] et se rapprochèrent tout en conversant avec animation. Derrière eux, un second groupe suivait [deux]. Le groupe allemand se mit à genoux, le pistolet au poing, sous la protection de la haie. Les corps étaient prêts à sauter, tous muscles tendus. Plus près, toujours plus près, et « en avant ! » cria le sous-lieutenant en jaillissant sur le chemin. Il abattit un homme [blessa le soldat Fortin] et saisit un autre à la gorge avec son bras gauche, afin de le prendre vivant [non]. À côté de lui Bergmann, Temme et Suchantke, comme une tempête, se jetèrent sur les Français en faisant feu. Ceux-ci firent demi-tour et s'enfuirent [les deux sous-officiers Dennaud et Delanne]. Ils laissèrent à terre un (le) deuxième officier [non, il n'y avait pas de deuxième officier]. Les blessés se sauvèrent [le blessé Fortin se sauva].

Pendant ce temps, le troisième officier [il s'agit du seul officier], un capitaine luttait avec le sous-lieutenant Richter. C'était un homme lourd et solide qui écrasait l'Allemand plus léger contre le talus du chemin, en lui pressant fortement la gorge. Au début, Richter ne voulait pas tirer – car on voulait prendre le Français vivant – et plus tard, il ne le pouvait plus. Bergmann, voyant son lieutenant en difficulté, courut à lui et tira deux balles dans le bras droit du capitaine. Le Français n'abandonna pas et dégaina même son revolver, que Suchantke lui arracha en s'écriant : « Tu veux donc étrangler mon lieutenant ? » et lui tira dans la tête qui était suffisamment écartée pour qu'il ne risque pas de toucher Richter.

Richter sauta de côté, planta sur sa tête le casque de l'adversaire, car il avait perdu sa casquette de combat. **Il fit soulever le lourd cadavre du capitaine** et lui-même, Temme, Bergmann et Suchantke traînèrent le corps sur le chemin, à travers l'ouverture dans le grillage vers le bas, par-dessus la première tranchée, où

Hartlieb et Heyl avaient déjà élargi le passage, jusqu'au ruisseau, puis par-dessus, en remontant la pente vers les positions allemandes. Derrière eux étaient couchés Schulze, Keirat et Teicher, tenant à distance sous leur feu les Français, qui déjà poussaient en avant.

Puis les protections, qui avaient été laissées ouvertes ont été refermées et formèrent un obstacle entre les camarades qui se retiraient et l'ennemi, qui franchissait déjà le ruisseau. Sur la rive, un quatrième officier français fut abattu [faux].

Pendant le combat de retraite dans la forêt, l'officier remplaçant Hartlieb et le soldat Heyl ont été touchés par des tirs de mitrailleuse [fusil] et, grièvement blessés, ont été ramenés sur des brancards [un est mort le jour même, sa tombe était mitoyenne de celle de mon grand-père et portait la date du 30 août 1918]. Le groupe revenait en vainqueur dans les tranchées allemandes. Par la violence de son attaque et en dépit de son infériorité numérique [faux, ils étaient sept et en embuscade contre quatre, car les deux autres étaient en arrière remettant en place les chevaux de frise], elle avait rejeté l'ennemi, abattu quatre de ses officiers [un officier et blessé un soldat] et ramené un important butin. Le Commandant en chef, dans l'Ordre du Jour de l'Armée, a exprimé sa reconnaissance à la patrouille et à son meneur infatigable. [Suivent les noms et les lieux d'origine des participants allemands.] »

En ce qui concerne l'important butin, il s'agissait de l'argent de mon grand-père, au plus quelques centaines de francs, de ses effets personnels, de la montre de son ordonnance, ainsi que son étui à cigarettes et sa gourmette qui nous ont été redonnés en 2008. Sans doute aussi des documents militaires, dont le code des signaux d'artillerie ce qui était plus problématique, mais son successeur, le Capitaine Rigaud, le présumant, dut les faire rapidement changer.

Sur la base de ces informations, la rencontre du Capitaine Vacquier et du sous-lieutenant Richter à ce moment et à cet endroit relevait d'un concours de circonstances à probabilité nulle, enfin presque, sauf si, par une trahison ou une indiscretion, les Allemands avaient eu connaissance du projet de mon grand-père. Le destin d'un homme est ainsi, pour le pire, parfois pour le meilleur. Dans le cas de mon grand-père, pour lui et pour sa famille, ce fut pour le pire !

Quatre-vingt-trois ans plus tard, la rencontre de mon fils Matthieu avec Anke, jeune Allemande vivant aux antipodes, lui à Paris et elle à Melbourne, était tout aussi improbable, mais celle-ci fut pour le meilleur. Puissent ces pages tragiques franco-allemandes être tournées pour toujours.

Les archives des armées allemandes de la Première Guerre ayant été en grande partie détruites par les bombardements de la Seconde, je n'ai pas pu obtenir le compte rendu du *Sturm-eskadron – 4 Kavallerie Division* auquel appartenait le sous-lieutenant Richter. Je n'ai pas non plus son éventuel compte rendu personnel adressé à sa famille, car il y a des trous dans sa correspondance.

S'il n'y avait pas eu cette fatale rencontre, je pense qu'ils auraient utilisé ce passage pour venir attaquer les différents postes la nuit suivante, car ils semblaient faire leurs coups de main pendant la nuit pour mieux nous surprendre.

Lettre du sous-officier Pierre Dennaud

« Madame,

Limoges, 22 mai 1920

J'ai reçu votre lettre, et bien qu'il me soit pénible de revenir sur la triste affaire du ruisseau du Kletterbach, je croirais manquer au plus élémentaire devoir en vous refusant ces quelques détails qui vous apporteront peut-être une légère consolation.

Tout d'abord, laissez-moi vous dire combien j'estimais le Capitaine Vacquier qui était soldat et pas du tout militaire. Il avait notre estime à tous, quoi qu'il fût d'un abord un peu froid, il s'occupait de ses hommes, s'inquiétait des détails et de leur nourriture, il n'en faut pas davantage pour être aimé du soldat, aussi n'ai-je entendu dire de lui que du bien. Je le connaissais depuis le mois de mars, époque à laquelle il arriva au 83^e, je ne restais pas longtemps avec lui, car je fus détaché près du Commandant comme sous-officier de renseignements, malgré cela, pendant mon séjour à la compagnie, j'avais pu l'apprécier et je n'ai qu'à me féliciter de mes rapports avec lui.

Lorsque nous prîmes les lignes en Alsace, je le rencontrais plus rarement, jusqu'au jour malheureux où il prit le commandement du bataillon en l'absence du Commandant de Maistre parti en permission, ou plutôt ayant quitté le commandement du bataillon, ceci se passait dans les derniers jours d'août au camp Garibaldi, tout près du lac du Ballon, le secteur était tranquille et je ne voyais rien qui puisse empêcher le Capitaine d'aller reconnaître le secteur.

Le 30 vers huit heures du matin, il m'appelle pour l'accompagner, un de mes collègues, le sergent Delanne, instituteur dans la Haute-Marne, préposé au service de protection contre les gaz, manifeste le désir de se joindre à nous, ce que le Capitaine accorde volontiers, puis le soldat Fortin, agent de liaison. Remarquez, Madame, que jusqu'à ce moment-là, je n'avais aucune crainte et je ne supposais pas que le Capitaine voulait s'aventurer dans des endroits que je ne connaissais pas et où on ne passait jamais. Le petit sentier où le Capitaine s'engagea le deuxième, derrière Fortin, était barré par deux chevaux de frise. Nous ne pouvions pas nous opposer à son désir, du reste à vrai dire, je ne pouvais pas savoir que cet endroit était propice à une embuscade, je ne le connaissais pas et n'y étais jamais passé. Je dois vous dire aussi que toute une série de circonstances malheureuses se trouvèrent réunies contre nous. Sauf Delanne qui avait son fusil, nous avions chacun un revolver, les trois revolvers étaient chargés, le fusil ne l'était pas ; il y eut aussi une grosse faute de la part du chef du petit poste que nous venions de traverser, il aurait dû nous prévenir qu'une tranchée existait un peu plus haut dominant le chemin et que nous n'avions nul besoin de faire enlever ce barrage de chevaux de frise pour continuer notre route, car il est évident que nous nous trouvions coincés dans un cul-de-sac de telle façon que le soldat Fortin blessé au ventre [à la cuisse droite] dès la première seconde et voulant s'échapper, buta violemment sur moi au moment où je portais la main à ma cartouchière pour saisir mon revolver, je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi je la trouvais vide et comment quelques minutes plus tard je retrouvais mon arme près de l'endroit où les boches étaient sortis. Le sergent Delanne de son côté (il était derrière moi) ne parvint pas à mettre une cartouche dans son fusil dont la culasse se trouva enrayée par l'introduction de quelques grains de sable ou de terre : nous étions donc à ce moment-là deux hommes complètement désarmés devant une dizaine de *stotrups* [adaptation française de l'époque du terme allemand *stoßtrupp* : troupe de choc] jeunes, agiles et armés jusqu'aux dents. Quatre sur le chemin avaient sauté sur le Capitaine et les autres derrière le camouflage nous mitraillaient avec ensemble à tel point que je me demande encore ce qui nous a protégés. Je n'ai jamais vu quelqu'un, aussi courageux soit-il, qui puisse rester longtemps impassible devant les canons de fusils, nous y restâmes pourtant quelques secondes immobiles, j'eus aussi, je dois vous le dire, la sensation absolue d'être seul, le caporal qui était venu pour enlever les chevaux de frise s'étant replié rapidement vers le poste. Je jugeais avec ma raison d'homme de quarante ans que lutter pour moi était impossible. Si le poste avait fait son devoir, on ne nous aurait pas laissés tous deux seuls aux prises avec dix [sept] Allemands. Au premier coup de feu, ce poste qui était à 40 m devait nous porter secours, mais rien ne bougea. Je reculai de quelques mètres et, de ce fait, le chemin faisant un coude, les coups de feu ne pouvaient plus nous atteindre, je me retournai et je vis mon camarade pâle comme un mort qui s'acharnait après le mauvais fusil. Mon parti fut vite pris : courir au poste et prendre des armes. J'arrachais un fusil des mains d'un homme qui me le refusait, ils étaient tous hébétés et comme sourds, il faut dire à leur décharge que ces malheureux étaient absolument abrutis par quatre années de guerre, tous âgés, et pères de famille. Je leur arrachai aussi un paquet de huit cartouches et leur donnai l'ordre de nous suivre, pas un ne bougea et c'était pourtant leur Capitaine, ce qui fait que tous deux seuls, nous sommes revenus sur le chemin où nous rappelait le devoir, devoir pénible, mais que nous envisageâmes sans défaillance. Tout ceci, Madame, et vous le comprenez facilement, demanda environ cinq minutes et une fois arrivés sur le terrain de l'embuscade il n'y avait personne, les boches n'étaient pas loin comme vous le verrez, mais j'étais décidé coûte que coûte à tenter quelque chose, c'est du reste à cette circonstance d'être sortis que nous devons, peut-être de ne pas être passés au Conseil de guerre. D'un autre côté, la lutte avait dû être courte avec le Capitaine qui, j'en suis persuadé, ne put pas se servir de son arme, mais chercha à se dégager ce que voyant, les boches le blessèrent pour le maîtriser ; maintenant, dans de telles circonstances, on ne peut rien affirmer : fut-il blessé par un coup de feu tiré de derrière le camouflage, je ne puis le dire ? Il y eut encore quelque chose qui vint paralyser nos efforts, derrière ce camouflage de branchages qui suivait le chemin il y avait un terrain marécageux en pente couvert de débris de branches de sapin où nous enfoncions jusqu'au genou ainsi que de la vase provenant du ruisseau qui n'avait pas de lit bien tracé, nous eûmes toutes les peines du monde à nous en sortir, notre tir sur les boches fut plus ou moins juste et pour ma part je ne crois pas en avoir touché, j'en vis qui se défilaient à travers les troncs des sapins et la pénombre de ces bois qui sont obscurs en plein midi. Quelques secondes et ils disparurent. Mon collègue, de son côté, tirait à gauche et plus heureux m'affirma avoir touché un boche qui culbuta en avant, nous avons retrouvé en effet

à la deuxième patrouille un calot boche baigné de sang ainsi qu'un fusil à quelque distance. Tout ceci confirmerait la mort du boche enterré le même jour près du Capitaine.

Enfin que vous dirai-je de plus, Madame, je ne vous ai rien caché, vous jugerez notre conduite, nous avons fait ce qu'il était humainement possible pour sauver votre mari. Je passerai sur les suites malheureuses que cette affaire entraîna pour nous. Ceci n'est rien, Madame en comparaison de votre malheur qui est grand et irréparable, et je souhaite que ce petit journal, dont je m'excuse, vous apporte un peu de réconfort au lieu d'un renouvellement de votre peine.

Daignez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments très respectueux et bien dévoués. P. Dennaud »

Une amie de ma grand-mère l'a rencontré chez lui quelques semaines plus tôt. Voici un extrait de sa lettre datée du 28 avril 1920 :

« Il m'a raconté qu'à cette affaire il avait perdu ses galons, failli passer en Conseil de guerre, mais qu'il n'y avait pas eu faute : « Nous ne pouvions rien, sans arme, que nous faire tuer ou emmener comme notre Capitaine ».

Dennaud est d'un certain âge, les cheveux gris, il a l'air brave garçon, avec une figure lugubre et préoccupée, parle peu, mais il a été très correct, il a bien murmuré que l'instinct de la conservation l'avait un instant dominé voyant qu'il ne pouvait rien, m'a dit que la mort de son Capitaine lui avait fait un grand chagrin. Il m'a chargé de te le dire avec tous ses respects. Son milieu social me paraît modeste, il vit avec sa mère, ils sont un peu plus haut que de simples ouvriers, il paraît sincère et je suis bien persuadée que s'il savait quelque chose il le dirait : il a entendu les coups de feu, a vu André saisi par les Allemands, mort ou mourant et c'est tout. Dieu seul sait comment ce drame s'est passé exactement et après tout, ma pauvre petite, le résultat cruel est là et les détails sont bien secondaires. [...]

Les soldats que j'ai soignés m'ont tous dit qu'à trois pas d'eux, ils ne se rendaient pas compte de ce qui se passait et il est certain que le danger fait une mentalité spéciale aux combattants qui les empêche de voir les choses comme nous les verrions et eux-mêmes les verraient de sang-froid. »

De ces trois récits des faits et des lieux, celui de Dennaud est un peu embarrassé en raison de sa conduite qui, à tort ou à raison, lui a été reprochée par sa hiérarchie. Celui du journal allemand est nettement romancé, car il était nécessaire de remonter le moral des troupes, et une version en français était diffusée derrière nos lignes à des fins de propagande. Mais il indique très clairement le déroulement de l'embuscade, en tout cas pour ce qui concerne mon grand-père, et le fait qu'il a été tué au cours du corps à corps puisqu'il est indiqué « Il fit soulever le lourd cadavre du capitaine », « die Leiche » dans le texte allemand. Il précise aussi qu'ils voulaient avoir les officiers vivants pour les faire parler. À défaut, un officier mort peut être porteur de documents intéressants.

Il s'avère que les Allemands étaient nettement plus nombreux que les quatre Français, plus deux « figurants » en retrait. Sans compter l'effet de surprise, presque toujours très meurtrier pour les victimes d'une embuscade. Le nombre de morts ne fut que d'un de chaque côté, un allemand après l'embuscade et mon grand-père pendant celle-ci. C'est grâce au corps à corps du Capitaine français avec le sous-lieutenant allemand qui, en mobilisant tout le groupe allemand, a épargné la vie des autres Français, le soldat Fortin s'étant vite remis de sa blessure.

Si l'on refaisait le film en supposant que les deux sergents aient pu utiliser leurs armes et que le Poste 2 voisin soit intervenu comme il l'aurait dû, très probablement, il y aurait eu plus de morts de part et d'autre. Mon grand-père n'aurait sans doute pas été enlevé et aurait-il reçu le coup de revolver mortel à la tête, ou un autre ailleurs ? C'est probable.

Je rappelle qu'il a écrit dans plusieurs de ses lettres que seule la mort au combat était digne d'un soldat et non d'être « bêtement » tué par un obus ou par une balle « perdue ». Il avait aussi la hantise d'être fait prisonnier. Ainsi, eut-il la mort qui correspondait à son éthique, et il n'eut très certainement pas à subir des tortures pour le faire parler.

En Français, il aimait à dire :

« Je crois à l'immortalité de mon pays, comme je crois à l'immortalité de mon âme. »

En chrétien :

« De grandes idées soutiennent l'esprit aux heures difficiles ; et, lorsqu'on a le cœur bien placé, on accomplit son devoir uniquement pour le devoir lui-même. Avec la force que donne la foi, il est facile de ne pas se courber sous les balles, quand le devoir demande de marcher le front haut. »

Il ne s'est pas courbé sous les balles. Il est tombé, en brave qu'il était, face à l'ennemi, debout, en plein devoir, pour la France. Ainsi fut son destin, mort au combat, la tête haute !

Il aurait pu se rendre. Il aurait eu la vie sauve, sans être blessé, mais... il aurait été fait prisonnier, le pire destin pour un officier du front de 14-18 !

Autres comptes rendus

Lettre, datée du 17 décembre 1918, du caporal Boillard, le chef des "figurants", adressée à l'ordonnance de mon grand-père qui l'avait contacté pour avoir des informations sur le déroulé de l'embuscade. Cette lettre a été transmise au père de ma grand-mère le 6 janvier 1919 :

« Mon cher Camarade, [...] ce n'est qu'à ma rentrée qui était midi que je reçois ta petite carte et que je m'empresse de t'en donner la réponse aussitôt. Seulement, il m'est difficile de pouvoir te donner les renseignements exactement sur lui, car comme j'étais déjà à mi-chemin du Poste et lorsque nous sommes retournés les boches étaient déjà loin dans les bois. Donc, pour mon compte, voilà ce que j'en pense : pour moi, ils l'ont emmené mort, car, au moment où il est tombé, il avait reçu au moins six coups de fusil et aussitôt qu'il a voulu chercher à se défendre avec son revolver, une décharge s'est fait entendre donc, à ces conditions pour moi, il est mort. Voilà, mon cher camarade, les renseignements que je peux te donner. Reçois de ton camarade de la 3^e Compagnie du 84^e Régiment territorial. L'on m'a donné mes galons et les deux sergents aussi. »

Étonnant ce témoignage et peu crédible : il dit avec précision et détails ce qu'il a vu et entendu, sans intervenir alors qu'il devait être armé. Certes, la surprise fut totale et le coup de main dut être mené en deux à trois minutes, le temps de sauter sur mon grand-père, de le gratifier de trois balles de revolver (deux dans le bras, une dans la tête) et de l'emporter de l'autre côté du grillage. C'était d'autant plus facile et rapide que les Français n'ont pas tiré un seul coup de feu et ont quitté les lieux !

Par ailleurs, Dennaud indique dans sa relation des faits que le chemin qui mène du Poste 2 au lieu de l'embuscade comporte un virage qui les mettait hors de vue et de portée des tirs, alors que les Allemands voyaient de leur cache le poste français et les chevaux de frise ! Quant à ceux-ci, ils empêchaient de passer dans un sens, mais pas dans l'autre ? Tout ceci est étrange.

Lettre du 26 décembre 1918 du soldat Fortin, agent de liaison qui était en tête de la colonne, en réponse à la demande de ma grand-mère :

« Madame Vacquier,

Je m'empresse de répondre à votre honorée d'hier. À vous rendre compte de ce que j'ai pu voir dans l'enlèvement de notre regretté Capitaine. Comme vous le savez le 31 [30] août, il fut décidé d'aller visiter les G.C. Comme je connaissais le secteur, le Capitaine me désigna pour l'accompagner. Tout alla bien jusqu'au poste 2 où l'on dit au Capitaine que le camouflage était interdit, le Capitaine se demanda s'il ne serait pas prudent de prendre le boyau puis, comme nous étions déjà avancés dans la reconnaissance, il se décida de continuer par le même chemin.

Arrivés à environ 20 m du poste nous tombons sur l'embuscade où, sans savoir d'où ça venait, je reçois deux balles dans la jambe, puis le camouflage s'ouvre et les boches me sautent dessus et me tiennent en respect le revolver braqué sur la poitrine. Je me trouvai donc immobilisé pendant ce temps le reste dirige leurs armes dans la direction du Capitaine qui vint tomber presque sur moi sans pousser un cri et, ensuite, l'ont enlevé. Je ne puis certifier qu'il était tué sur le coup, mais en tout le moins très grièvement blessé. La chute m'a permis de me dégager et me suis traîné au poste appeler à l'aide, mais l'enlèvement avait été brusque et une patrouille effectuée aussitôt n'a pu rien découvrir, les boches faisaient beaucoup de bruit en descendant le ravin. C'est tout ce que j'ai pu voir de cette triste prise que toute la Compagnie a bien regrettée.

Votre dévoué serviteur qui vous présente ses respects. J. Fortin »

Le 11 janvier 1919, il répond de nouveau à ma grand-mère :

« Madame Vacquier,

En réponse à votre honorée d'hier, il m'est impossible de dire que le regretté Capitaine a été touché au cœur. Ce que je puis certifier, c'est qu'il a dû recevoir des balles dans toutes les parties du corps, d'autant que de la façon dont ils sortaient, il y en avait debout et d'autres presque encore rampant et tous tiraient. Le Capitaine a bien cherché à se servir de son revolver, mais il n'en a pas eu le temps. Maintenant, comme vous me le dites Madame, je suis bien loin du Périgord habitant le Calvados. Je quitte le régiment le 30 janvier et compte être chez moi le 5 ou 6 février. Cordialement à vous. J. Fortin »

La première lettre de Fortin contredit celle de Dennaud au sujet de la perte de son revolver, car, entre l'attaque allemande et la bousculade de Fortin, que celui-ci n'évoque pas, Dennaud aurait dû avoir le temps de saisir son revolver et de l'utiliser ! L'avait-il oublié, ou perdu en route, quant à l'avoir retrouvé sur le sol près de l'ouverture du grillage, serait-ce le sien ou celui de son Capitaine ?

La hiérarchie, informée par ma grand-mère, dénia toute crédibilité au témoignage de Fortin, comme l'indique la lettre à venir... tout en confirmant la mort très probable de mon grand-père. L'armée doit maîtriser l'information, surtout en temps de guerre, or Fortin n'était qu'un deuxième classe qui disait tout haut ce que les gradés n'osaient ou n'avaient pas le droit d'exprimer, car, le sang relevé sur le parcours du blessé traîné par les pieds ne correspondait certainement pas à une blessure légère. D'autre part, si les deux sergents, désarmés, n'ont pas été blessés et que Fortin a pu se dégager sans autres blessures, c'est que tous les Allemands se sont concentrés sur le Capitaine pour dégager leur chef qui était en train d'être étranglé par lui. Et, comme il n'y avait aucune riposte française, c'était idéal pour eux.

Le Colonel Rollet, commandant le 83^e Régiment Territorial d'Infanterie, successeur du Lieutenant-colonel Chardon en poste le 30 août 1918, a écrit au père de ma grand-mère le 15 janvier 1919 :

« Je viens de lire le rapport du Lieutenant-colonel Chardon sur la disparition du très regretté Capitaine Vacquier. Ce rapport a été établi avec le plus grand soin et je ne crois pas qu'il y ait lieu de tenir compte des déclarations du soldat Fortin qui, renseignements pris, a fui au premier coup de fusil et n'a rien pu voir. Il faut se défier des romans imaginés après coup : ils ont souvent pour but de masquer des défaillances. À mon avis, je crois que les Allemands ont emporté le Capitaine Vacquier mourant, croyant avoir fait une prise intéressante et que le Capitaine est mort pendant son transport. A-t-il été inhumé, ou abandonné mort dans la forêt, c'est ce qu'il importe de découvrir ? Les renseignements sur l'ordre de bataille allemand à la date du 30 août 1918, jour où le Capitaine Vacquier a été blessé et pris, sont les suivants : en face du secteur français Garibaldi [secteur tenu par le 83^e RIT] le 38^e Régiment de Landrecht. En face du secteur voisin de Bresson, l'élément de Landsturm IV – 15. Plus en arrière se trouvait l'élément de Landsturm XIV – 14, le tout sous les ordres du Commandant de la 4^e division de Cavalerie. Il est très probable, d'autre part, que la patrouille allemande qui a pris le Capitaine Vacquier appartenait à un Stoßtrupp, troupe spéciale chargée des coups de main. Tels sont, Monsieur, les renseignements que je puis vous donner. Puissent-ils vous aider à connaître la vérité ! »

Le 22 janvier 1919, il confirme à ma grand-mère ces éléments et ajoute :

« Les sergents Dennaud et Delanne ont été rétrogradés et sont passés au 84^e Territorial. Je ne les ai point connus, mais il est peut-être peu équitable de porter sur eux un jugement trop sévère. La patrouille qui accompagnait le Capitaine Vacquier n'avait pris, contrairement au règlement, aucune mesure de sécurité. Elle a été surprise et il a été difficile de tirer un coup de fusil ou de revolver. On a dit que les armes n'avaient pas été chargées avant le départ. »

Dans ces deux lettres, le Colonel Rollet ne pratique pas la langue de bois... mais, je pense, que l'acharnement de ma grand-mère, pour ne pas parler de harcèlement, pour savoir ce qu'était devenu son mari et comment les choses s'étaient déroulées dut finir par excéder ses correspondants, allant du simple soldat aux colonels en plus des interventions auprès des différents services concernés du Ministère de la Guerre, contactés directement et par beaucoup de ses relations et amis, dont le député de Corrèze, frère d'un ancien commandant, devenu ami, de son

mari... jusqu'en 1924 pour que lui soit attribuée la Légion d'honneur. Ce qui me surprend, c'est qu'elle enquêtait encore en 1920 sur les circonstances de l'embuscade, alors qu'elle avait appris fin février 1919 qu'il était mort et début mars que sa tombe était retrouvée avec la date de sa mort.

Lettre du 16 juillet 1919 de Louis Michaud, chef du Poste G.C.1, qui devait être sergent-chef.

« Madame, Je m'empresse de vous rendre réponse à votre lettre tout en prenant part au grand malheur que vous avez éprouvé dans la perte de votre mari, le Capitaine Vacquier. Mon capitaine, qui malheureusement m'a quitté trop tôt, était un homme que j'estimais comme un de mes proches parents, car, pour nous, il nous servait de père de famille. Et surtout moi, malgré mon infériorité de grade. Il passait des heures à parler avec ses sous-officiers en qui il avait confiance. Moi, il m'avait proposé pour être adjudant. Malheureusement, il est tombé avec des gens très intelligents, mais qui n'avait jamais su ce que c'était de faire la guerre. [!]

Madame, je puis vous dire exactement comment ça s'est passé, car, le jour où il a été pris, j'étais à 300 m du Capitaine, je tenais le poste en ligne du P.A. Rodelen, et le Capitaine venait avec son escorte voir les postes. [...]

Entre le G.C.1 et le G.C.2, une vingtaine de boches étaient cachés au bord du chemin où ils passaient. Le soldat qui était devant a reçu deux balles de revolver dans la jambe droite et il est tombé. Le Capitaine, qui était le deuxième, a reçu un coup de revolver et il est tombé également. Les trois autres, au lieu de tirer sur les boches pour prévenir nos postes voisins, n'avaient, paraît-il, même pas de cartouches, alors ils se sont sauvés et ont laissé ce pauvre Capitaine être emmené par les boches. Les boches voyant qu'ils s'étaient précipités n'ont pas eu le temps de prendre le soldat blessé, ils ont préféré prendre le Capitaine, leur prise était meilleure. Un des sergents qui s'étaient sauvés est venu peut-être 10 minutes après la prise du Capitaine me prévenir que le Capitaine Vacquier était pris par les boches dans les bois. Tout de suite j'ai pris tous les hommes de mon poste excepté deux qui sont restés sentinelles et j'ai été faire une patrouille dans les bois. J'ai trouvé la trace où ils l'avaient passé, il était beaucoup blessé puisqu'ils l'avaient mis sur une échelle qu'ils portaient à quatre, car j'ai trouvé l'échelle à 100 m des lignes boches et j'ai vu qu'ils l'avaient mis dessus, car elle était pleine de sang. Depuis où il est tombé à 100 m de leur ligne il y avait beaucoup de sang : pour moi, il n'aurait pas vécu longtemps. Mais jamais, si les hommes qui étaient avec lui avaient fait leur service, jamais les boches n'auraient pu l'emporter du poids qu'il était. Je connais très bien l'endroit.

Madame, pour le beurre dont vous nous parlez, nous en faisons encore pas mal, mais, malheureusement, il est toujours très cher, car ma femme le vend chez nous 12 F le kilo. Maintenant, Madame, vous nous direz si vous en voulez. Recevez, Madame Vacquier, ainsi que votre famille mes sincères salutations. Louis Michaud cultivateur aux trois chaînes D'Aizenay Vendée »

Dernier témoignage d'un auteur inconnu :

« Le Capitaine Vacquier rentrait d'une tournée dans le P.A. Rodelen. À 9 h 30, il quittait le G.C.2 de ce PA allant vers le G.C.1. À quelques pas devant lui marchait le soldat Fortin, derrière lui le sergent Delanne puis le sergent Dennaud, puis un autre soldat. [Le nom des deux sergents est inversé]

En sortant du G.C.2., la petite colonne prit le sentier camouflé allant vers le G.C.1. Ce sentier est bordé à l'est (par conséquent à gauche des marcheurs) de tronçons de tranchées abandonnées bordées de réseaux, le terrain descend là brusquement sur le ravin du ruisseau Kletterbach qui coule à une centaine de mètres en contrebas de la piste suivie.

La colonne est à peine sortie du G.C.2 (à une cinquantaine de mètres) que de nombreux coups de revolver partent. Fortin, qui marche en tête, est blessé à la cuisse, quatre boches sautent sur le Capitaine. Le sergent Delanne qui le suit tire son revolver pour le défendre (ce sous-officier dit être armé du revolver parce que, adjoint à l'Officier de renseignements, il n'avait pas de fusil). Dans la bousculade, le revolver tombe, le sergent Dennaud veut faire fonctionner la culasse mobile de son fusil, la culasse ne fonctionne pas. Tout ceci a duré très peu de temps, mais suffisamment pour que les boches puissent emmener le Capitaine Vacquier par le trou pratiqué dans le camouflage.

Fortin qui, grièvement blessé à la cuisse, ne peut être d'aucune aide, pas plus que l'homme de queue qui ne se rend pas bien compte de ce qui se passe. Les deux sous-officiers sont désarmés, ils crient à l'aide aux G.C.2, avec les deux premiers hommes accourus ils se jettent sur les traces des fuyards en aperçoivent à travers les arbres cinq ou six sur lesquels ils tirent, mais déjà les ravisseurs ont franchi le ruisseau et disparaissent dans les fourrés de l'autre pente. Accompagnés d'un plus grand nombre d'hommes du G.C. accourus à leur tour, les deux sergents patrouillent longtemps dans le bois où ils trouvent un fusil et un calot

fraîchement abandonné. Depuis le moment où leur Capitaine a été enlevé, ils disent ne plus l'avoir aperçu, même pendant leur poursuite.

Le Capitaine Rigaud, adjudant-major de bataillon, présume que le Capitaine Vacquier devait avoir sur lui le code actuel des signaux d'artillerie. »

VISITES SUR LES LIEUX DE L'EMBUSCADE

Ma grand-mère se rendit trois fois sur les lieux : en 1919 pour aller se recueillir sur la tombe, en 1920 pour reconnaître le corps au moment de son exhumation et de son transfert provisoire dans un cimetière de Guebwiller, et une autre fois, sans doute au cours de l'été 1921, avec ses filles en pèlerinage pour leur montrer le lieu des combats et de la mort de leur père afin de les aider à faire leur deuil de ce papa qu'elles adoraient et qu'elles avaient peu connu, surtout la très jeune, sa très chère « Guiguitte ».

Quant à moi, je me suis rendu deux fois sur la zone du drame et de la sépulture. La première eut lieu le 26 mai 2012 avec ma cousine Élisabeth, guidés par M. Marcel Girard, membre du *Souvenir français*, et par M. Louis Scheromm, historien des deux guerres en Alsace.

Au moment où j'étais sur la zone de l'embuscade, je reçus sur mon téléphone une photo de mon petit-fils Maxime envoyée depuis l'Australie par ma belle-fille Anke qui ignorait que j'étais en Alsace. Pure coïncidence, d'autant plus troublante que ses envois de photos étaient peu fréquents.

La seconde visite eut lieu le 27 juillet 2016 avec mon neveu Patrick Soulé, le fils cadet d'Élisabeth, et Sonia Richter, petite fille de Johannes. Cette fois, notre guide était le directeur de l'agence de Colmar de l'ONF (Office National des Forêts) qui, le 10 novembre 2017, organisa la visite des Présidents français et allemand au "Vieil Armand /Hartmannswillerkopf", haut lieu très emblématique des combats de 14-18 en Alsace. Ce site, situé à huit kilomètres à vol d'oiseau du "nôtre", m'avait beaucoup impressionné lors de ma première visite en 2012. Nous avons été aussi accompagnés par un Officier "Traditions" du 1^{er} Régiment de Tirailleurs.

Au cours des deux visites, nous sommes allés sur ce qu'on pense être l'emplacement du petit cimetière allemand, près de la Fontaine Schlumberger, qui avait accueilli la tombe de mon grand-père. Tous les corps ayant été vraisemblablement transférés après la Première Guerre, il ne restait plus aucune trace, la nature ayant repris ses droits, pour autant que ce fût vraiment là qu'il se situait.

Pour ce qui est du lieu de l'embuscade, nous n'avions pas pu l'approcher la première fois, car nous l'avions abordé par le côté allemand (rive droite du Kletterbach) et que nous n'étions pas équipés pour marcher dans un sol spongieux. En revanche, nous avons vu, sans vraiment les chercher, de nombreux vestiges de l'époque confirmant la présence de troupes : petites constructions en dur, bouteilles cassées en verre très épais, une grenade de 14-18, des restes d'objets métalliques pour la cuisine ou la défense, etc. C'était un sous-bois de feuillus très dense.

Au voyage suivant, nous sommes arrivés par le côté français : pas le moindre vestige de tranchées, d'occupation militaire, un sous-bois classique, en pente et propre. Nous étions rive gauche, juste au-dessus du Kletterbach, un peu en amont de la cascade, à un endroit où le flanc de la (moyenne) montagne fait un quasi-angle droit pour suivre le cours d'eau auquel on pouvait accéder par une forte pente. Nous étions manifestement sur les lieux du drame.

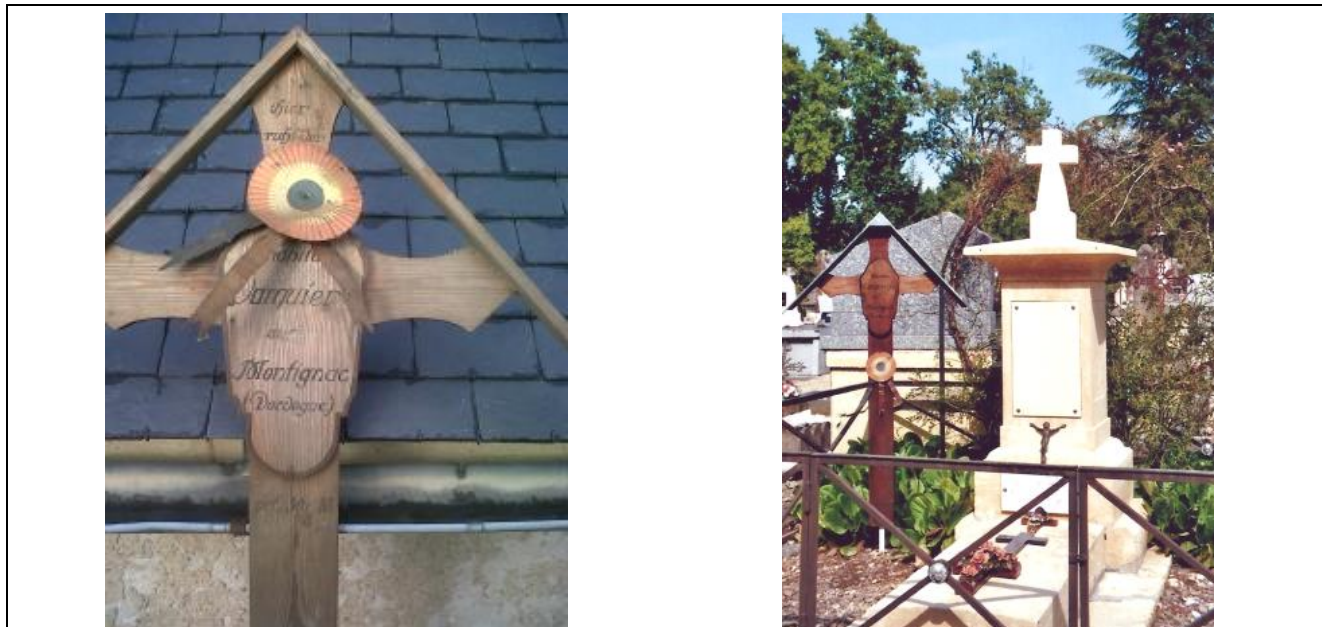
TOMBE D'ANDRE VACQUIER

La croix de sa tombe "allemande" située dans un petit cimetière en pleine forêt vosgienne avait accompagné son corps lors de son transfert à Montignac. Je l'ai retrouvée dans le grenier de la maison familiale avec les archives de ma grand-mère concernant sa guerre et sa mort.

Cette croix est étonnamment imposante et travaillée. Une petite photo de ce cimetière, prise en 1919 ou 1920, montre la tombe de mon grand-père avec sa croix et des tombes voisines allemandes et françaises. On y voit des croix beaucoup plus modestes pour les hommes du rang et des croix similaires pour les officiers des deux camps, ne différant que par un détail qui permettait de distinguer du premier coup d'œil la nationalité. Pour les Allemands, l'identification (prénom, nom, date...) était inscrite sur une plaque en forme de "Croix de fer" fixée au centre de la grande croix. Pour les Français, elle l'était sur une plaque ovoïde.

Les cocardes tricolores avec leurs trois rubans en métal furent ajoutées très vite après la guerre sur les tombes des Français par le ‘Souvenir français’.

En 2014, la croix de mon grand-père fut restaurée puis mise gracieusement sur la tombe familiale de Montignac par, de nouveau, le ‘Souvenir français’ qui veille et parfois entretient les tombes des morts pour la France.



Remerciements

Je remercie infiniment M. Helmut Richter, décédé en juillet 2014, et sa sœur Erika, d'avoir pris l'initiative et eu le courage de nous contacter.

Leur geste, que je salue, m'a donné l'occasion de réhabiliter la mémoire de mon grand-père, et ce n'était que justice, un siècle plus tard !

Ainsi se termine l'histoire du Capitaine André Vacquier, mort au combat en 1918, « le front haut », comme il aimait à le dire, propos rapporté en 1923 par le Livre d'Or du Collège Saint-Joseph de Périgueux dans lequel il effectua sa sixième :

« De grandes idées soutiennent l'esprit aux heures difficiles ; et, lorsqu'on a le cœur bien placé, on accomplit son devoir uniquement pour le devoir lui-même. Avec la force que donne la foi, il est facile de ne pas se courber sous les balles, quand le devoir demande de marcher le front haut. »

Il a payé de sa vie son engagement pour la France et pour sa foi ! Bel exemple !

Je suis aussi infiniment reconnaissant au Général de Gaulle et au Chancelier Adenauer d'avoir permis à nos deux pays d'être, enfin, amis et d'agir ensemble pour que l'unité européenne ne soit plus un objectif, mais une réalité indéfectible :

1870 – 1945 : Soixante-quinze ans.

Trois guerres avec l'Allemagne, dont deux effroyables qui firent des dizaines de millions de victimes, et qui ruinèrent nos pays !

1945 – 2020 : Soixante-quinze ans.

Soixante-quinze ans sans guerre, soixante-quinze ans de paix et de prospérité au sein de l'Europe, même si, ces dernières années, nos économies marquaient le pas, car elles attendaient nos indispensables réformes structurelles pour s'adapter à un monde qui a radicalement changé pour le bien de milliards de personnes qui sortent progressivement de leur extrême dénuement.

À quoi devons-nous ce bilan si différent et tellement heureux ?

Sans aucun doute, à la mise en œuvre de la plus belle et de la plus grande des idées que nous devons aux Pères de l'Union européenne que le monde admire et nous envie.

Puisse leur initiative aller au bout du rêve et de sa logique, se pérenniser pour toujours, et inspirer le reste du monde !

François Leroux

Octobre 2020

ADRESSE DE L'EMPEREUR GUILLAUME II A SES SOLDATS



FELDZEITUNG EINER ARMEE-ABTEILUNG.

Nr. 85.

Donnerstag, den 10. Oktober

1918.

An das deutsche Heer und die deutsche Marine!

Seit Monaten stürmt der Feind unter gewaltigen Kraftanstrengungen fast ohne Kampfpause gegen Eure Linien an. In wochenlangem Ringen, vielfach ohne Ruhe, müßtet Ihr ausharren und dem an Zahl weit überlegenen Feinde die Stirne bieten. Darin liegt

die Grösse der Aufgabe,

die Euch gestellt ist und die Ihr erfüllt. Truppen aller deutschen Stämme tun ihre Schuldigkeit, verteidigen auf fremdem Boden heldenhaft das Vaterland. Hart ist der Stand Meiner Flotte, um sich den vereinigten feindlichen Seestreitkräften gegenüber zur Geltung zu bringen und um in unermüdlicher Arbeit die Armee in ihrem schweren Kampfe zu unterstützen. Mit Stolz und Bewunderung sind die Augen der Heimat auf die Taten des Heeres und der Marine gerichtet.

Ich sage Euch Meinen und des Vaterlandes Dank!

Mitten in das schwere Ringen fällt der Zusammenbruch der mazedonischen Front. Eure Front ist ungebrochen und wird es weiter bleiben.

Ich habe Mich im Einverständnis mit unseren Verbündeten entschlossen, den Feinden nochmals den Frieden anzubieten. Doch

nur zu einem ehrenvollen Frieden

werden wir die Hand reichen. Das schulden wir den Helden, die ihr Leben für das Vaterland gelassen haben, das schulden wir unseren Kindern. Ob die Waffen ruhen werden, steht noch dahin. Bis dahin dürfen wir nicht erlahmen. Wir müssen wie bisher

alle Kraft daran setzen,

unermüdlich dem Ansturm des Feindes standzuhalten. Die Stunde ist ernst, aber wir fühlen uns im Vertrauen auf unsere Kraft und Gottes gnädige Hilfe stark genug, unsere geliebte Heimat zu verteidigen.

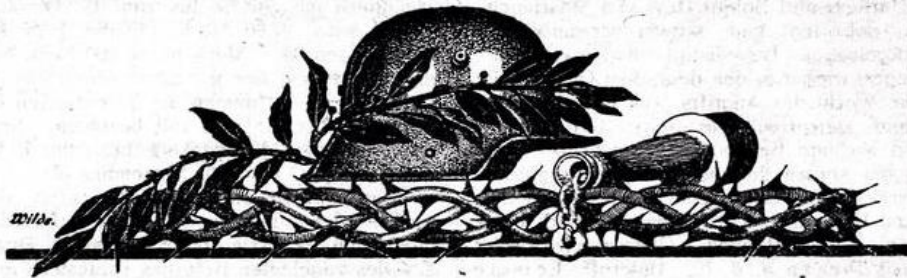
Wilhelm I. R.

DESCRIPTION DE L'EMBUSCADE

Nr. 85.

„Aus Sundgau und Wasgenwald“.

Seite 5.



Ehrentafel der Armee.

Ein Überfall.

* In lausend Meter Seehöhe rauscht in den Südvo-
gesen ein Bergbach durch lichten Hochwald und ver-
klingt südwärts in Felskesseln. Es war ein rauher Au-
gustmorgen. Der Regen strich durch den Wald und der
Wind, der in jenen Höhenlagen rauher ist als in der
milderen Ebene, bog die nassen Wipfel der Bäume. Am
Westufer des Baches standen die vorderen Hindernis-
pfähle des Feindes; von da zog sich das dichte Stachel-
netz den steilen Hang hinauf.

Mitten im Draht, wie die Mäuse im Speck, hockten
drei verwegene ausschende Gesellen, der Führer einer
deutschen Streife, Leutnant Richter, und zwei seiner
Gefreuten, die Gefreiten Bergmann und Suchan-
tke. Sie hatten sich „in Schale geschnitten“. Und da sie
auf Streife waren, könnte man sagen „in Streifenschale“.
Wie die im einzelnen aussah, das zu veröffentlichen
fehlt jedes Recht. Man laß sich genügen, wenn ich sage,
daß sie ganz verboten aussahen.

Langsam schnitten sich die beiden Gefreiten durch
den Verhau hinauf, einer dichten Maske zu. Der erste
Graben, verlassen und mit Drahtwalzen ausgefüllt, lag
schon hinter ihnen. Das Geräusch der Scheren in den
Drahten wurde durch das laute Rauschen des Baches
verwischt. Endlich, nach Stunden, lag die Mannschaft
an der Blende. Dicht vor sich sah sie, hinter der Blende,
den erstrebten Fußweg, auf dem sie den Kampf mit dem
Feinde suchte. Jenseits des Pfades starrte wieder Hin-
dernis in dichten Hecken bis an den zweiten, den eigent-
lichen vorderen Graben.

Aber die härteste Nuß gab es jetzt, am Ziel, zu
knacken. Ein hohes, hartes Stacheldrahtgitter mit engen
Maschen schloß den Weg in seiner ganzen Länge vom
Vorgelände ab, der Regen wurde schwächer. Es war
keine Zeit zu verlieren. In schnellen Stößen, wenn ge-
rade ein Regenschauer in die Zweige prasselte, oder
ein Windstoß durch den Wald brauste, wurde das Gitter
in Zweimannsbreite aufgeschnitten. Zur Rechten, einen
Handgranatenwurf entfernt, standen französische
Posten. Sie regten sich nicht. Nun noch die sehr dicken
Haltedrähte der Blende zerteilt — langsam nachlassen
— der Weg lag offen.

Leutnant Richter spähte hinaus. Zur Rechten, an
einer nahen Biegung, sperrte ein spanischer Reiter den
Weg. Kein Feind zu sehen und zu hören. Inzwischen
waren noch Offiziersstellvertreter Hartlieb, Unteroffizier
Temme und die Gefreiten Schulze und Keirat herange-
kommen. Ganz vorne am Weg kauerten die ersten zum
Angriff, Leutnant Richter, Unteroffizier Temme und die
Gefreiten Bergmann und Suchantke. Die Streife war
entschlossen, jeden Kampf anzunehmen. Sie hatten noch

nicht lange gelauret, als von rechts, von jenseits der
Biegung, lautes Sprechen und Gelächter zu hören war.
Der Feind kam.

Acht Franzosen bogen in den Weg, an der Spitze
mehrere Offiziere, räumten den spanischen Reiter und
näheren sich in lebhafter Unterhaltung. Hinter ihnen
sah man eine zweite Gruppe folgen. Die deutsche
Mannschaft kniete, die Pistolen in den Fäusten, im
Schutze der Blende. Die Körper waren zum Sprung zu-
sammengezogen, jede Sehne gespannt. Näher — näher
— und los! schrie der Leutnant, brach auf den Weg
hinaus, schoß einen nieder und griff mit der Linken einen
anderen an die Kehle, um ihn lebendig zu fangen.
Neben ihm waren Bergmann, Temme und Suchantke,
wie ein Welter den Franzosen in die Quere gefahren
und feuerten in die entseßten Feinde, die sich auf dem
Absatz drehten und auf dem Wege zurückflohen, auf
dem sie gekommen waren. Einen zweiten Offizier lie-
ßen sie tot liegen. Die Verwundeten entkamen.

Der dritte Offizier, ein französischer Hauptmann
rang währenddes mit Leutnant Richter. Es war ein
schwerer starker Mann, der den leichten Deutschen auf
die Wegeböschung niedendrückte und ihn heftig würgte.
Richter wollte anfangs nicht schießen, — man wollte
den Franzosen lebend gefangen machen, — später
konnte er es nicht mehr. Bergmann sah seinen Leutnant
in Not, lief herbei und schoß dem Hauptmann zwei Ku-
geln durch den rechten Arm. Der Franzose ließ nicht
los und nestelte eben seinen Revolver heraus, als
Suchantke ihm das Ding aus der Hand schlug, ihn anschie-
: „Du willst meinen Leutnant würgen?“ und ihn durch den
Kopf schoß, den er zur Seite drängte, um Richter nicht
zu gefährden.

Der sprang auf, stülpte den Stahlhelm des Gegners
auf, weil er seine Feldmütze verloren hatte, ließ den
schweren Körper des toten Hauptmanns aufheben, griff
auch selbst mit zu, und er, Temme, Bergmann und
Suchantke schleppten die Leiche durch die Gasse im Draht
abwärts, über den ersten Graben, wo Hartlieb und
Heil den Uebergang schon vorbereitet hatten, hinab
zum Bach und drüben am Hang hinauf den deutschen
Stellungen entgegen. In ihrem Rücken lagen Schulze,
Keirat und Teicher und hielten durch Karabinerfeuer
die Franzosen nieder, die schon hastig herandrängten.

Jetzt zogen sich auch die Sicherungen, die hier
draußen liegen geblieben waren, zusammen und legten
sich wie ein Riegel zwischen die abziehenden Kame-
raden und den Feind, der schon über den Bach schloß.
Am Ufer fiel ein vierter französischer Offizier.

Bei dem Nachhulgefecht im Walde wurden Offizier-

stellvertreter Hartlieb und Soldat Heyl von Maschinen-gewehr-kugeln getroffen und schwer verwundet auf Bahnen zurückgetragen. Unbelästigt stieg die Mann-schaft, als Sieger, wieder in den deutschen Graben. Sie hatte durch die Wucht des Angriffs, trotz ihrer geringen Zahl, den Feind „geworfen“, vier seiner Offiziere erschossen und wichtige Beutestücke eingebracht. Der Oberbefehlshaber sprach ihr und ihrem unermüdeten Führer im Armee-Tagesbefehl seine Anerkennung aus.

Namen und Heimatorte der Teilnehmer sind: Leutnant Richter aus Göttingen, Offizierstellvertreter Hartlieb aus Preßien a. d. E., Unteroff. Temme aus Barmen, Gefr. Bergmann aus Jämen bei Raslow in Mecklenburg-Schwerin, Gefr. Suchanke aus Trebnitz i. Schlesien, Gefr. Schultze aus Buckow bei Berlin, Gefr. Keirat aus Tollmengkheim (Kreis Goldap), Schütze Teichert aus Neßche (Kreis Ols, Schlesien), Schütze Heyl aus Eschersheim bei Frankfurt am Main.

Die Seitendeckungen bestanden aus: Sergl. Dehrendorf aus Forsthaus bei Rohnsburg (Bez. Koblenz), Unteroff. Keller aus Colmar i. Els., Soldat Helbig aus Klein Röhrsdorf (Kreis Löwenberg, Schlesien), Soldat Waschke aus Königsberg in Ostpreußen, Soldat Knebel aus Naumburg, Soldat Schramm aus Allenort, Provinz Hannover, Soldat Scholz aus sächs. Hängsdorf (Kreis Lauban) und Soldat Kuhn aus Logau (Kreis Lauban).

Leutnant H. Doering.

WIRTSCHAFTLICHE FRAGEN

Die neue Kriegsanleihe.

Zur Bestreitung der durch den Krieg erwachsenen Ausgaben werden weitere 5% Schuldverschreibungen des Reichs und 4½% Reichsschatzanweisungen zur öffentlichen Zeichnung aufgelegt.

Das Reich darf die Schuldverschreibungen frühestens zum 1. Oktober 1924 kündigen und kann daher auch ihren Zinsfuß vorher nicht herabsetzen. Sollte das Reich nach diesem Zeitpunkt eine Ermäßigung des Zinsfußes beabsichtigen, so muß es die Schuldverschreibungen kündigen und den Inhabern die Rückzahlung zum vollen Nennwert anbieten. Das Gleiche gilt auch hinsichtlich der früheren Anleihen.

Die Zeichnungsfrist läuft in der Heimat vom 23. September bis 23. Oktober, im Felde bis 23. November.

Zeichnungsstelle ist die Reichsbank. Die Zeichnungen können durch Vermittlung sämtlicher Banken, im Felde durch die Kassenverwaltungen erfolgen. Verlange deinen Zeichnungsschein vom Feldwebel!

Die Schuldverschreibungen sind in Stücken zu 20 000, 10 000, 5000, 2000, 1000, 500, 200 und 100 Mark mit Zinsscheinen, zahlbar am 1. April und 1. Oktober jedes Jahres, ausgefertigt. Der Zinsenlauf beginnt am 1. April 1919, der erste Zinsschein ist am 1. Oktober 1919 fällig.

Die Schatzanweisungen sind in Gruppen eingeteilt und in Stücken zu 20 000, 10 000, 5000, 2000, 1000 und 500 Mark mit Zinsscheinen, zahlbar am 2. Januar und 1. Juli jedes Jahres, ausgefertigt. Der Zinsenlauf beginnt am 1. Januar 1919, der erste Zinsschein ist am 1. Juli 1919 fällig. Welcher Gruppe die einzelne Schatzanweisung angehört, ist aus ihrem Text ersichtlich.

Der Zeichnungspreis beträgt: für die 5% Reichsanleihe, wenn Stücke verlangt werden, 98,— Mark, für die 5% Reichsanleihe, wenn Eintragung in das Reichs-

schuld-buch mit Sperre bis zum 15. Oktober 1919 beantragt wird, 97,80 Mark, für die 4½% Reichsschatzanweisungen 98,— Mark für je 100 Mark Nennwert unter Verrechnung der üblichen Stückzinsen.

Die Zeichner können die gezeichneten Beträge vom 30. September d. J. an voll bezahlen. Die Verzinsung etwa schon vor diesem Tage bezahlter Beträge erfolgt gleichfalls erst vom 30. September ab.

Die Zeichner sind verpflichtet: 30% des zuge teilten Betrages spätestens am 6. November d. J., 20% des zuge teilten Betrages spätestens am 3. Dezember d. J., 25% des zuge teilten Betrages spätestens am 6. Februar n. J. zu bezahlen. Frühere Teilzahlungen sind zulässig, jedoch nur in runden, durch 100 teilbaren Beträgen des Nennwerts. Auch auf die kleinen Zeichnungen sind Teilzahlungen jederzeit, indes nur in runden, durch 100 teilbaren Beträgen des Nennwerts gestattet; doch braucht die Zahlung erst geleistet zu werden, wenn die Summe der fällig gewordenen Teilbeträge wenigstens 100 Mark ergibt.

Überplanmäßige und überzählige Unteroffiziere.

Die Anzahl der Unteroffiziere ist für jede Kompanie, Eskadron oder Batterie im Etat genau festgesetzt. Ueber diese etatsmäßige Zahl hinaus dürfen im Kriege solche Unteroffiziere besoldet werden, die aus dem Beurlaubenstande zur Einberufung gelangen oder die freiwillig eintreten, ferner solche, die von anderen Truppen überwiesen werden und endlich solche, die nach Erledigung und Wiederbesetzung ihrer Stellen zurückkehren. So muß z. B. ein etatsmäßiger Unteroffizier, der verwundet war und dann wieder zu seinem Truppenteil zurückkehrte, als Unteroffizier gelöhnt werden, auch wenn keine etatsmäßige Unteroffizierstelle frei ist. Er gilt in diesem Falle als überplanmäßig. Anders steht es mit den überzähligen Unteroffizieren, sie müssen warten, bis eine etatsmäßige Stelle frei ist, erst dann kann ihnen die Löhnung als Unteroffizier gezahlt werden.

Dabei sei ausdrücklich festgestellt, daß ein Recht auf Beförderung nicht existiert. Wegen Nichtbeförderung ist eine Beschwerde also nicht möglich. Befördert werden können nach zweijähriger Dienstzeit: Hilfsmusiker bei planmäßigen Musikkorps mobiler Formationen zu Unteroffizieren; nach 5½jähriger Dienstzeit in planmäßigen Stellen befindliche Unteroffiziere zu Sergeanten; nach 9jähriger Dienstzeit in planmäßigen Stellen befindliche Sergeanten zu Vizefeldwebeln, aber sie müssen nicht dazu befördert werden. Als Ausgleich erhalten sie dann die Gehühnisse dieser nächsthöheren Stelle. Bei Unwürdigkeit können auch die höheren Gehühnisse verweigert werden. Handwerker und Offiziersburschen dürfen nicht zu Unteroffizieren befördert werden, ebenso ist die Verwendung von Unteroffizieren in solchen Stellen nicht zulässig. Eine Ausnahme bildet nur die Beförderung der Handwerker als Handwerksmeister oder Oberhandwerker. Ehemalige Offiziersburschen können nur dann zu Unteroffizieren befördert werden, wenn sie in den Fronddienst zurückgekehrt und dort wieder seit mindestens einem halben Jahr Dienst getan haben.

Bei der Beförderung ist bei der Reihenfolge keineswegs das Dienstalter unbedingt maßgebend. Versetzungen von Unteroffizieren nur zu dem Zweck, um ihre Beförderung oder Einreihung in planmäßige Stellen zu ermöglichen und ihnen die damit verbundenen höheren Gehühnisse zuzuwenden, sind nicht statthaft.